
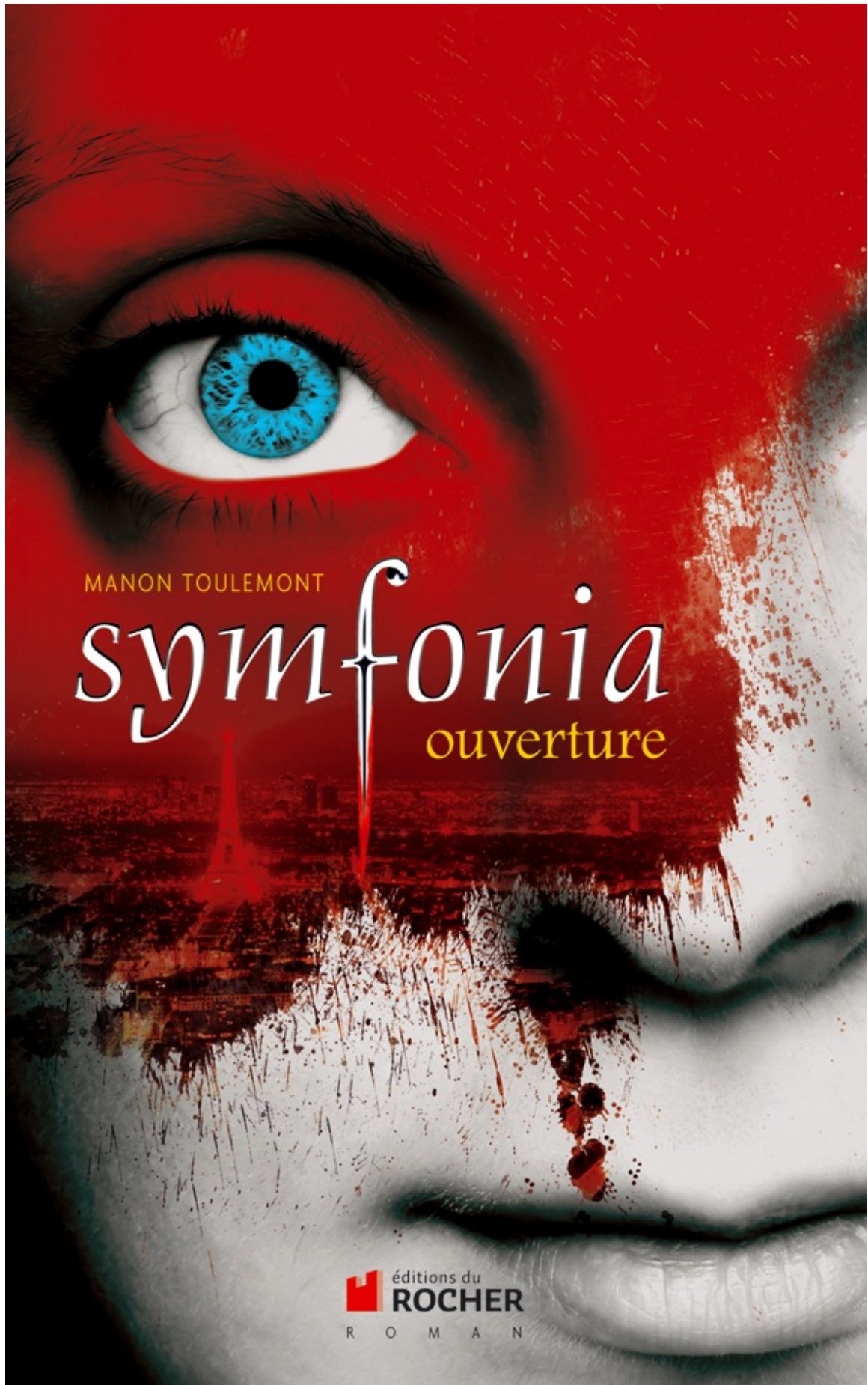




MANON TOULEMONT

Symfonia
ouverture

 éditions du
ROCHER
R O M A N



Symfonia

ouverture

MANON TOULEMONT

Symfonia

ouverture



Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction réservés pour tous pays.

© Éditions du Rocher, 2011.

ISBN : 978-2-268-07319-4

Je dédie ce premier roman à mes premiers lecteurs :

Mes honorables parents, Philippe et Stéphanie,
ainsi que mes remarquables frère et sœur Titouan et Anouk,
pour m'avoir supportée de longues années
en tolérant mes centres d'intérêt, même les plus inquiétants...

Mon Fils, qui se reconnaîtra et qui,
en dépit de goûts musicaux douteux,
demeure l'un des rares philosophes encore en vie.

Et bien sûr Lali, ma bonne fée's book !

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

portant la main à sa pommette droite où était apparue une longue entaille rouge. Lorsqu'il tourna de nouveau la tête vers la femme, un grondement menaçant s'échappait de ses lèvres entre lesquelles pointaient de longs crocs acérés. Ses yeux ardents avaient d'ores et déjà pris la même teinte que le sang qui coulait de sa blessure.

Pétrifiée, Shéhérazade ne réagit pas assez vite lorsque le vampire se rua sur elle. Une lutte féroce s'engagea durant laquelle le couteau tomba sur le sol dans un fracas métallique et glissa dans un coin. La femme s'égosillait de toutes ses forces tandis que son agresseur tentait de lui briser la nuque. Elle se retourna, son chandail se déchira mais elle ne parvint pas à se dégager de l'étreinte du prédateur, qui l'attrapa par les cheveux. Elle bascula en avant et lui fit un croche-pied. Le vampire trébucha mais se rattrapa et plaqua sa victime contre un mur. Là il referma ses mâchoires sur son cou, mais n'eut pas la possibilité d'ouvrir l'artère : Shéhérazade venait de lui administrer un cruel coup de genou dans l'entrejambe, ce que même un vampire ne peut supporter. Il recula en se repliant sur lui-même avec un gémissement de douleur et la femme plaqua une main tremblante sur la morsure imprimée dans sa peau, pleurant et priant Dieu de lui venir en aide. Avisant le couteau, elle se précipita pour le ramasser mais son agresseur, revenu à la charge, referma ses doigts sur les siens alors qu'elle s'en emparait. Ils se disputèrent l'arme avec fureur, chacun tirant de son côté, mais il était plus fort. Il arracha le manche des mains de sa proie tandis que celle-ci le bousculait pour se ruer vers l'une des deux portes de métal donnant sur la rue. Constatant qu'elles étaient toujours verrouillées, Shéhérazade se mit à appeler au secours en cognant la paroi de ses poings. Son assaillant se précipita ; elle allait finir par alerter tout le

quartier ! L'entendant arriver par-derrrière, la femme le chargea tête baissée dans les côtes. Le vampire résista sans grande difficulté au choc mais perdit l'équilibre et tomba à la renverse en se cognant la tête contre une barrière. Furieux, il se releva d'un bond et, dans un geste quasi théâtral, fendit l'air avec le couteau en hurlant :

– TU VAS FERMER TA GUEULE, SALOPE !

Shéhérazade n'avait bien entendu aucunement l'intention de « fermer sa gueule », mais lorsqu'elle voulut crier encore une fois sa voix s'étrangla, et elle resta la bouche grande ouverte sans émettre un son. Un flot de sang jaillit et ses jambes se dérobèrent. La lame du couteau lui avait tranché la gorge. Prise de convulsions, les yeux roulant dans leurs orbites, elle s'effondra contre le mur, les mains agrippées à son cou.

*

Enfin le dernier cadeau fut déballé et Olympe décida qu'il était plus que temps de se retirer. Attrapant son sac troué, elle pinça les lèvres en cherchant ses mots puis annonça :

– Il va falloir que j'y aille...

– Oh non, pourquoi ? s'écria Pauline.

– J'ai un dossier à terminer pour demain et je commence très tôt, alors...

– Mais enfin Olympe, c'est l'anniversaire d'Antoine, c'est quand même un peu plus important qu'un dossier ! s'insurgea

Julien.

– Non mais c'est un dossier très important, et puis je suis fatiguée, il faut que je rentre, c'est tout !

– C'est ton exploit aux fléchettes qui t'a épuisée ? Remarque, je comprends, ça a dû te demander beaucoup d'énergie d'en mettre sept en plein centre...

– Oui oui, c'est ça... Bon, je dois partir, là, désolée.

À l'autre bout de la table, Antoine hocha la tête.

– C'est pas grave Olympe, on va pas te retenir. Rentre bien !

– Merci Antoine.

Lui au moins il la comprenait. La jeune fille se leva, jeta son sac sur son épaule et se hâta vers la sortie. Elle franchit la porte alors que les conversations reprenaient entre les invités, comme si elle n'avait jamais été là. En sentant la fraîcheur nocturne lui caresser le visage, Olympe se sentit aussitôt soulagée. Elle était libérée. Elle allait pouvoir rentrer chez elle, se démaquiller, délivrer ses pieds de la torture de ses escarpins, et se glisser sous une couverture moelleuse – tant pis pour le dossier, Baudelaire pouvait bien attendre encore un peu. Inspirant une grande goulée d'air frais, elle entreprit avec vivacité de remonter vers le métro Abbesses, histoire de changer de chemin et visiter le quartier.

*

Pacôme demeura immobile, stupéfait, et regarda sa proie jeter

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

cheville. Son poursuivant franchit les derniers mètres qui le séparaient d'elle. Olympe hurla, s'agrippa à la première marche du métro et tenta de ramper à l'intérieur pour se placer hors de portée, mais une ombre menaçante s'allongea sur le sol et deux mains puissantes la saisir pour la traîner en arrière. Elle se cassa un ongle sur le bord de la marche avant de lâcher prise en se débattant sans grand espoir, se retourna, et découvrit le visage de la créature.

– Aaaahh !

Olympe se redressa et gémit de douleur lorsqu'elle remua sa cheville endolorie. Autour d'elle tout était silencieux et baigné d'une lueur pâle et fantomatique. Trempée de sueur, la respiration saccadée, la jeune fille mit un peu de temps à revenir à la réalité. Ses draps étaient roulés en boule au pied du lit, les fins rideaux mauves de la fenêtre ouverts sur l'avenue encore à peine éveillée cinq étages plus bas. Elle demeura immobile, le regard vague, l'esprit encore peuplé de visions d'épouvante. Elle s'était tirée de son cauchemar au moment de faire face à son agresseur mais malgré ses efforts elle ne parvint pas à se rappeler à quoi il ressemblait. Déjà ses souvenirs s'étiolaient, pour disparaître dans les méandres de son cerveau tourmenté. Seule survivait la sensation de terreur intense qui l'empoisonnait et lui serrait le cœur tel un venin acide et paralysant. Olympe tâtonna la semi-obscurité qui enveloppait sa chambre jusqu'à trouver sa lampe de chevet. L'instant d'après une lumière rassurante éclaira la pièce. Vérifiant l'heure à sa montre posée sur le meuble, Olympe resta indécise ; il serait bientôt temps de se lever, mais d'un autre côté l'hôpital dans lequel on l'avait soignée la veille après qu'elle s'était ridiculisée en pleine rue lui avait fourni un justificatif d'absence pour qu'elle puisse prendre une journée de

repos – moins pour ménager sa cheville que pour se calmer un peu. Sa crise de panique avait choqué les témoins de la scène, son maquillage minutieux avait coulé partout sur son visage, et Antoine avait insisté pour lui tenir compagnie à l'hôpital et la raccompagner, lui qui aurait dû fêter son anniversaire et prendre du bon temps avec ses amis... Honteuse, la jeune fille se rallongea en songeant qu'au moins elle aurait une excuse pour ne pas avoir rendu son dossier. Mais à peine avait-elle clos les paupières que la vision du 22, rue André-Antoine ressurgit devant ses yeux. Le cœur battant elle se redressa et comprit qu'elle ne pourrait pas se rendormir cette fois-ci, et qu'il valait sans doute mieux qu'elle aille en cours se changer les idées.

Passant avec précaution sa jambe handicapée par-dessus le lit, Olympe se leva et sursauta en entendant quelque chose craquer. Pendant une seconde elle crut qu'elle s'était cassé la cheville, mais aucune douleur ne la traversa à l'exception d'un picotement sur la plante du pied. Baissant les yeux elle constata qu'elle avait marché sur un bibelot qui avait éclaté sur la moquette. Mais elle n'eut pas le temps de s'étonner ni de déplorer la perte de sa mignonne figurine Hello Kitty car elle s'aperçut que des dizaines de débris recouvraient le sol de sa chambre : des cadres photos, des accessoires, des livres et même son ordinateur portable gisaient en désordre, fracassés, tordus, balayés comme si un séisme avait secoué l'immeuble au cours de la nuit. Olympe contempla bouche bée le chaos qui régnait dans la pièce. Que s'était-il passé ? Si un tremblement de terre avait eu lieu elle se serait réveillée, pensait-elle, et tout l'immeuble serait en effervescence... Son regard s'arrêta soudain sur la fenêtre et son sang se glaça. Elle se rappelait très bien avoir fermé les rideaux avant de se coucher, et elle ne voyait pas de quelle façon un séisme aurait pu les tirer de manière si nette. En s'approchant,

elle remarqua que la fenêtre avait été déverrouillée. Quelqu'un s'était introduit dans sa chambre.

Vendredi 13 novembre – 6 h 26

*

Pacôme fut réveillé par une violente rafale de vent accompagnée d'un vacarme assourdissant qui résonna tout autour de lui comme s'il se trouvait pris dans un ouragan. Son chapeau, qui avait glissé de sa tête pendant qu'il dormait, s'envola et tourbillonna dans les airs avant de se faire aspirer sous les roues d'un wagon. Il fallut plusieurs secondes au jeune homme affolé pour comprendre ce qu'il faisait là tandis qu'il se protégeait la tête de ses bras. Son écharpe s'accrocha quelque part, l'étranglant à moitié. Lorsque le train eut disparu, Pacôme termina de se dégager du tissu qui enserrait son cou et regarda autour de lui, le cœur battant à tout rompre. Tout lui revint alors en mémoire : la mendiante de la rue Burq, le combat dans la cour de la crypte, le meurtre sanglant, le couple hystérique, sa fuite dans le métro...

– Bordel de merde... !

Dormir dans un tunnel ne faisait pas partie de son plan initial – si l'on pouvait appeler « plan » la fuite désordonnée à laquelle il s'était livré. Il avait prévu de sortir vers minuit, mais c'était sans compter la fatigue de toutes ses aventures alliée à la semi-obscure rassurante et apaisante du souterrain... Vers 23 h 30 la veille, alors qu'il avait réussi à s'installer dans un endroit un peu plus spacieux et s'était habitué aux passages des trains et aux grattements des rongeurs, Pacôme s'était laissé

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

dans un bon lycée.

Barbara haussa ses fins sourcils noirs.

– Pourquoi ?

– Le collège... enfin, l'école... Je crois que ce n'est pas fait pour moi.

– Que veux-tu dire ?

Alice conserva le silence pendant quelques secondes, le regard perdu dans la contemplation du trottoir. Elle ne parvenait pas à trouver de mots assez clairs pour s'exprimer, et craignait que sa studieuse amie ne la prenne pas au sérieux.

– J'ai l'impression que ma place est... ailleurs. Dans un autre « système », tu vois...

À son grand étonnement, Barbara hocha la tête et dit :

– Je comprends. Certaines personnes ont plus de difficultés à s'adapter aux contraintes scolaires ; je suppose que toi tu réfléchis d'une façon différente que celle qu'on nous impose en cours.

Surprise par la facilité avec laquelle son amie avait compris ce qu'elle ressentait, Alice se lança pour de bon :

– La façon de réfléchir qu'on nous impose en cours est stupide ! Je ne comprends pas pourquoi les mentalités ont si peu évolué avec le temps, ils devraient quand même se rendre compte qu'il y a un problème dans leur façon de faire, non ? Pourquoi

autant d'élèves détestent-ils l'école ? Pourquoi autant d'élèves sèchent-ils les cours ? Pourquoi y a-t-il autant d'échecs scolaires ? Se sont-ils un jour posé ces questions très simples, ou n'en ont-ils rien à foutre ? Ça me tue de constater à quel point les gens sont aveugles parfois, j'ai l'impression qu'ils le font exprès tant leur connerie est invraisemblable !

L'adolescente prit une profonde inspiration, révoltée. À côté d'elle, Barbara demeurait silencieuse, déconcertée par sa vive colère. Rien que pour la provoquer, Alice lança :

– Parfois j'aimerais foutre le feu au collège, et que tous les profs idiots et sadiques qui ne méritent pas de vivre soient brûlés vifs ! Je ne supporte pas cette société dans laquelle on vit et où plus personne n'a le cran de faire quoi ce se soit, ça me *dégoûte* !

– Ne le prends pas mal, Alice, mais je trouve ton raisonnement assez immature.

– Ah oui ? Parce que t'es mieux que moi, peut-être ?

– Ce n'est pas ce que j'ai dit...

– Mais c'est ce que tu penses ! Tu penses que t'es plus *mature* parce que t'as les félicitations à chaque trimestre et que tu ne dis jamais d'insultes !

– Il ne s'agit pas de ça !

– De quoi s'agit-il, alors ?!

– Arrête de crier s'il te plaît, les gens dorment !

Alice fut si consternée par cette réponse qu'elle ne trouva rien à répliquer. Elle avait cru un instant que Barbara la comprenait, mais de toute évidence elle s'était trompée. Barbara était comme tous les autres... Furieuse, Alice détourna la tête et accéléra le pas, indifférente aux protestations de celle qu'elle avait prise pour une amie. Elle s'apprêtait à faire volte-face pour lui clouer le bec lorsqu'elle remarqua les corbeaux. Des dizaines de corbeaux qui voletaient et croassaient dans la brume matinale en agitant leurs sinistres ailes noires, avant de plonger derrière le mur. Certains tentaient parfois de se poser sur le rebord, mais les grillages disposés là les forçaient à renoncer. Oubliant leur dispute, les deux collégiennes s'arrêtèrent pour les observer.

– C'est dingue, je n'en n'avais jamais vu autant !

– On se croirait dans le film d'Hitchcock... Regarde, on dirait qu'ils sont attirés par quelque chose derrière le mur...

Alice s'approcha et chercha des yeux un endroit où escalader. De chaque côté, des cages barraient le passage. Elle se plaça alors tout contre l'une des portes creusées dans la pierre et tenta de voir à travers la rainure. Une étrange sensation parcourut son corps lorsque ses doigts entrèrent en contact avec le métal froid.

– Tu ne devrais pas aller trop près, Alice, ces oiseaux doivent porter plein de maladies... En plus on risque d'être en retard !

Dans le fond de la cour une masse d'oiseaux noirs s'agitait en se donnant des coups de bec et d'aile, mais Alice ne parvenait pas à en voir plus. Elle essaya d'ouvrir la porte et constata que celle-ci était fermée à clé.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

surprenant... Et sa voix si mélodieuse...

– Belle journée, n'est-ce pas ?

Il hocha machinalement la tête. Il voulait que cette élégante créature continue de parler, il voulait encore entendre le son de sa voix et la contempler tandis qu'elle laissait le courant fluvial lui caresser les pieds. Mais à cet instant le jeune homme regarda sa montre, haussa les sourcils puis remonta ses jambes sur le ponton, et le vagabond crut apercevoir l'espace d'un instant un étrange éclair argenté. Puis le gâté attrapa ses chaussettes et les enfila avant de se chauffer sous le regard déçu de son spectateur. Il se leva ensuite avec grâce pour remonter les escaliers, et rejoignit l'allée des Cygnes en passant tout près du banc. Ses yeux se posèrent sur le sans-abri. Ses iris étaient d'un vert hypnotique, si intense qu'il paraissait presque irréel. Le mystérieux individu sourit à nouveau.

– Je vous souhaite une bonne matinée.

Et il disparut. Le vagabond resta un long moment à fixer l'endroit où le fascinant personnage était sorti de son champ de vision plus loin dans l'allée, derrière les arbres. Et malgré son désir de s'annexer le pont de Bir-Hakeim, il décida de demeurer encore quelques nuits sur l'île aux Cygnes dans l'espoir de croiser à nouveau le beau regard d'émeraude.

Ange bâilla en étirant ses mâchoires tandis qu'il remontait l'allée. Amusant, ce petit vieillard ; il avait semblé ébahi ; le jeune homme avait l'habitude d'attirer les regards. Après tout, sa beauté était exceptionnelle. À l'horizon, le ciel d'un bleu limpide s'assombrissait sous la menace d'un énorme nuage gris, et Ange

ressentait comme de petits picotements sur sa peau, signe que l'atmosphère était chargée d'électricité. Avec un peu de chance l'orage qui s'annonçait glisserait jusqu'ici. Réjoui à cette simple idée, le jeune homme avisa un banc précis puis, comme tous les matins, il s'installa et laissa ses yeux se poser sur la Seine qui coulait en contrebas. L'eau sombre et paisible, jamais troublée, poursuivait son éternelle route à travers Paris. Il la contempla une bonne minute. Regarder ainsi le lit ondulant du fleuve après s'être imprégné de sa fraîcheur avait un effet à la fois calmant et revigorant. Rien de tel pour entamer la journée. Une fois que la douce vision se fut gravée dans son esprit, Ange prit quelques minutes pour avancer dans la lecture d'un roman puis il se leva du banc et fit un rapide panoramique des alentours. Il analysa les passants, les véhicules, les immeubles, les quais, les voies, les magasins, les bateaux, vérifiant qu'aucun événement important n'était venu perturber l'ordre des choses pendant la nuit. Cela fait, il reprit son chemin d'un pas léger, ses narines frémissant à l'air urbain pollué. Arrivé au niveau du pont de Grenelle sur la place duquel la réplique de la Statue de la Liberté lui tournait toujours le dos avec provocation, il tourna à gauche et rallia le port où était amarré son *Antarès*. Puis il se mit aux commandes et s'élança sur le fleuve dans un vrombissement de moteur. bercé par les vaguelettes et les oscillations du bateau il sifflota tout en regardant le paysage. Rien ne pouvait lui faire plus plaisir que de voguer ainsi sur son élément, en toute liberté... à part peut-être la soirée qui s'annonçait. Son sifflement s'évanouit tandis qu'une joie immense l'illuminait. C'était aujourd'hui le 13 du mois, une date sacrée et promesse de mille sensations. Ange sourit pour lui-même en découvrant ses dents d'une blancheur éclatante et accéléra.

Il n'alla pas bien loin et s'arrêta au port de la Conférence.

Amarrant l'*Antarès* il sauta sur le quai et remonta l'avenue Marceau à vive allure, jetant un coup d'œil à la gigantesque église Saint-Pierre-de-Chailot dont la silhouette massive et les grosses portes rouges le toisaient d'un air menaçant. Par la rue de Presbourg il rejoignit l'entrée du Drugstore Publicis où il se rendait chaque matin se renseigner sur les dernières actualités dans le kiosque international. Un fort long trajet pour acheter le journal, mais ce jeune héritier aimait fréquenter les endroits chic. Ange se dirigea vers les étals de journaux et s'apprêtait à saisir son exemplaire lorsqu'il tomba en arrêt devant *Le Parisien*. Ses épaules se contractèrent et une décharge lui traversa la poitrine. Il demeura plusieurs secondes immobile, comme frappé par la foudre, et relut deux fois la manchette qui proclamait telle une sentence :

« Les os humains découverts à Pont-de-Sèvres sont ceux d'Anaïs Beaufils »

En dessous, la photo d'une jeune femme enrobée à l'expression timide accompagnait celle, plus sinistre, de plongeurs draguant un fleuve. Pendant un instant Ange fut submergé par l'incompréhension, et il lui fallut encore quelques secondes avant d'avoir l'idée de lire l'article.

« Une nouvelle piste vient d'être découverte dans l'affaire de la disparition d'Anaïs Beaufils, étudiante de 21 ans. Suite à l'analyse des empreintes dentaires, la police vient d'établir que le squelette presque complet découvert mardi dernier dans la Seine au niveau de Pont-de-Sèvres appartient à la jeune femme disparue le 15 octobre dernier. Bien que les os et le crâne aient été brisés, les dents ainsi qu'une bonne partie de la mâchoire inférieure sont

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Olympe eut l'impression que son cœur se changeait en glace. Devant son silence le commandant continua :

– Votre ami Antoine Payet nous a affirmé que vous avez crié qu'il se passait « quelque chose d'horrible » dans cette cour et que vous pensiez qu'il y avait un monstre à l'intérieur... Qu'avez-vous vu, exactement ?

– J'ai... entendu des bruits... Comme une respiration... Et juste avant, un choc sourd, comme si quelqu'un était tombé, et... Je sentais une présence... qui me regardait...

Sa voix tremblait et elle sentit les larmes lui monter aux yeux. Une femme était morte presque devant elle. Et elle n'avait rien fait pour la sauver. Le commandant posa une main sur son épaule.

– Ça va aller. Toutefois vous allez devoir nous accompagner au commissariat central.

– Mais je n'ai rien vu, j'ai juste entendu du bruit et ensuite je me suis éloignée et je me suis tordu la cheville, je ne sais rien d'autre, je vous le jure !

– Je ne doute pas de votre sincérité, mais nous devons faire une déposition écrite de votre témoignage et le commissaire voudra sans doute vous interroger lui-même. Une voiture nous attend en bas, nous vous laissons le temps de vous préparer et ensuite je vous prierai de nous suivre.

*

Assises sur un banc, Alice et Barbara regardaient s'agiter les élèves du collège, chacun avec leurs activités, leur âge, leur niveau scolaire, leurs problèmes... Les minuscules 6^e jouaient encore aux quatre coins et à chat, les 5^e échangeaient des cartes ou se retrouvaient dans un endroit isolé pour montrer leur premier téléphone portable à leurs amis, les 4^e prenaient des airs parce qu'ils avaient fumé leur première cigarette ou leur premier joint, et les 3^e régnaient sur tout ce beau monde tels des seigneurs sur leurs royaumes. Ou du moins certains d'entre eux, car en ce funeste vendredi 13 novembre, Alice n'avait pas du tout le sentiment de dominer quoi que ce soit. Elle se sentait plutôt frustrée et accablée. Ce soir son frère devait rencontrer le proviseur pour parler de son parcours catastrophique et elle s'attendait à passer un sale quart d'heure en rentrant à la maison. Sans compter le fait qu'elle avait récolté trois heures de colle en une seule matinée – elle devrait peut-être écrire au *Guinness*, histoire que cela ait servi à quelque chose –, en plus de celle que lui avait donnée le prof de maths quelques jours plus tôt pour devoirs non faits, soit un total de quatre heures de colle : record absolu. À côté d'elle, Barbara demeurait silencieuse et contemplait l'agitation de la cour de récréation d'un air absent. Alice savait qu'elle n'osait pas reparler de l'incident qui avait eu lieu pendant la messe, mais elle était sans doute en train d'y repenser comme tout le monde.

Barbara lui avait expliqué qu'après que Mlle Fomant l'avait emmenée hors de l'église, le prêtre était sorti par une porte dans le fond de la nef alors qu'on appelait les pompiers pour prendre en charge la femme de ménage en proie à un terrible effroi, puis on leur avait sommé à eux, les élèves, de se tenir tranquilles. Au bout de quelques minutes, le prêtre était revenu et plusieurs

professeurs l'avaient rejoint. Ils avaient alors parlé très vite à voix basse et l'homme d'Église paraissait très perturbé lorsqu'il avait annoncé quelque chose qui devait être affreux car les professeurs avaient paru extrêmement choqués. On avait ordonné aux élèves de regagner le collège dans l'instant, et ils avaient rallié l'établissement sans en savoir plus. Mais même si Barbara refusait de l'admettre, il était très clair que ce qui avait terrorisé la femme de ménage et choqué le père était la vision d'un cadavre dans la crypte, Alice en était persuadée. La rumeur s'était par ailleurs vite répandue au sein du collège ; derrière l'apparence normale de la cour on pouvait voir des groupes qui discutaient d'un air suspect, et des conciliabules entre des élèves qui d'habitude ne se côtoyaient pas. Elle n'avait pour sa part jamais connu autant de succès auprès de ses camarades de classe. À peine revenue parmi ses congénères après son entrevue avec le proviseur, ils s'étaient tous précipités vers elle pour lui demander si c'était bien elle qui avait affirmé qu'un meurtre s'était produit, comment elle le savait, ce qu'elle avait vu, qu'avait dit le proviseur, etc. La foule avait été dispersée par Mlle Fomant, mais Alice continuait d'être le centre de l'attention et voyait souvent les regards se tourner vers elle. Dans d'autres circonstances elle en aurait ressenti une certaine fierté, mais le poids des conséquences de cette soudaine célébrité écrasait le plaisir qu'elle aurait pu en tirer. Elle se tourna vers Barbara, qui restait muette et paraissait tiraillée entre le désir de la soutenir en tant qu'amie et celui de s'asseoir le plus loin possible comme si elle avait été porteuse d'un virus contagieux.

– Tu me crois ?

– À propos de quoi ?

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

classique, avec un sac à dos, des gants, un chapeau sur la tête et une écharpe enroulée autour du visage... Quelques personnes disent avoir entraperçu une chevelure brune et un regard « luisant », et toutes s'accordent à dire qu'il courait à une vitesse spectaculaire et faisait des bonds impressionnants.

– Vous dites qu'il s'est échappé par le métro ?

– À la station Abbesses. Des voyageurs l'ont vu descendre les escaliers en colimaçon à toute vitesse, débouler sur le quai et sauter au niveau des rails pour aller se cacher dans le tunnel. Mais personne n'a alors eu l'idée de prévenir qui que ce soit, ce qui lui a sans doute laissé l'occasion de disparaître...

Le commissaire Derspi demeura silencieux. Tout semblait correspondre ; le tueur de l'« affaire Suo » s'était trahi. Lui qui d'habitude parvenait toujours à s'en tirer sans laisser de traces permettant de remonter sa piste – ADN anonyme, périmètre de chasse étendu sur toute la ville, victimes sans papiers ni identité officielle –, voilà que pour son dernier coup il s'était vu contraint de fuir à découvert, en public. Comme s'il avait pensé à la même chose, l'expert fit remarquer :

– Cette scène ne vous rappelle-t-elle pas celles du parc Monceau et des Buttes-Chaumont, qui ont défrayé la chronique ? Deux sansabri avaient été retrouvés égorgés et découpés en morceaux selon le même principe.

– Oui, je me rappelle ces deux autres meurtres... D'ailleurs c'est drôle – enfin, « drôle » n'est peut-être pas le terme le plus approprié – mais avez-vous remarqué qu'à chaque fois ce sont des animaux qui ont découvert le corps ? À Monceau le cadavre

avait été jeté dans un étang où il s'était fait à moitié dévorer par les poissons avant d'être retrouvé, et aux Buttes-Chaumont c'est un chien qui a déterré un mollet et l'a mordillé avant de le rapporter à son maître...

– Brave toutou.

– ... et aujourd'hui ce sont des corbeaux qui ont assailli le corps... La Nature est charmante, n'est-ce pas ?

– J'ai toujours aimé les animaux ; ils amènent joie et simplicité dans l'existence. Mais cette fois nous avons eu de la chance, le corps était protégé par la nappe dans laquelle il était enroulé, ce qui a empêché les oiseaux et les mouches de l'attaquer trop sévèrement.

Le commissaire Derspi regarda les corbeaux qui les encerclaient, patients, et les fixaient de leurs petits yeux noirs et avides en poussant un croassement rauque de temps à autre. Fuyant cette vision sinistre il se tourna de nouveau vers l'expert.

– Je pense que ce meurtre est l'œuvre du même tueur. Je vais prendre contact avec nos collègues des XVII^e et XIX^e arrondissements afin de confronter nos enquêtes.

– La thèse du voleur d'organes semble plausible, les cœurs se vendent très bien sur les marchés noirs. Bien que ça n'explique pas la présence des morsures et des griffures...

– Je penche moi aussi vers cette hypothèse ; il peut très bien s'agir d'un trafiquant qui pour dissimuler son mobile aurait maquillé son meurtre afin de semer la confusion. Le

raisonnement de Lomi n'était peut-être pas si idiot. Je constate que la nuque n'a pas été brisée...

– Ce qui marque en effet une différence avec les deux autres crimes. Cette fois-ci la victime a été égorgée sans préambule et elle semble s'être beaucoup débattue.

– Il est tombé sur une proie rebelle...

– Ce doit être pour ça que les choses se sont mal passées et qu'il s'est fait repérer. Il paraît qu'on a un témoin.

– Vraiment ?

– Une jeune fille qui a entendu ce qui se passait, je crois que le commandant Schmitt doit la ramener au central pour l'interroger.

– Il faut que j'y aille. Poursuivez vos recherches ; on a fouillé le tunnel du métro ?

– Je ne sais pas, monsieur le commissaire.

– Bon.

Derspi se leva, salua son collègue et ressortit de la crypte. Là il se débarrassa de sa tenue stérile puis interpella quelques personnes et apprit qu'une équipe était en train d'enquêter dans le métro et de faire un nouvel appel à témoins. Satisfait, il repassa sous le ruban jaune, repoussa une bande de journalistes enragés et se dirigea vers sa Mercedes, croisant au passage l'auxiliaire Lomi.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

La serveuse détourna les yeux, incapable de retenir son sourire. Ange la dévorait du regard. Reprenant son sérieux et plaquant un air moqueur sur son visage, Malika prépara son calepin.

– Qu'est-ce que vous prendrez, dom Juan ?

– Votre amour, et peut-être votre virginité si vous m'accordez cette faveur.

La jeune femme poussa une exclamation ravie et choquée.

– Qui vous dit que je suis vierge ?

– Votre teint frais comme la rose et l'innocente douceur de votre regard.

Elle pouffa d'un air méprisant.

– Désolée, mais toutes ces choses ne figurent pas au menu.

– C'est bien dommage, vous y gagneriez une fortune et une foule de clients.

– Attention, vous devenez insultant, là !... Alors, parmi les plats inscrits sur le menu, que prendrez-vous ?

– À défaut de mieux, je me contenterai d'une daurade royale laquée de miel, si votre fierté daigne me le permettre.

– Elle daigne, elle daigne.

La serveuse inscrivit sa commande et se détourna, non sans un

discret effet de chevelure et de déhanché, pour repartir vers les cuisines. Ange la regarda s'éloigner en souriant.

La Méditerranée était maintenant presque vide, et bientôt le restaurant fermerait pour ne rouvrir qu'à 19 h 30. Appuyé contre le mur de l'entrée, Ange avait terminé sa dernière fraise des bois et léchait ses doigts rougis avec délectation, prenant soin de se dissimuler derrière les épais rideaux de velours rouge qui masquaient l'accès à la salle. Il ne souhaitait pas se faire remarquer par les derniers clients qui sortaient et dont certains l'avaient déjà fixé tout au long de son déjeuner. Il aimait être le centre de l'attention, mais parfois la fascination qu'il exerçait était plutôt handicapante... Près du comptoir, Malika prenait un temps infini à vérifier le contenu de son sac à main et enfiler sa veste. Elle affectait une mine détachée, mais à travers les rideaux, Ange voyait bien qu'elle se retournait souvent vers l'endroit où elle savait qu'il se trouvait. Lorsqu'elle n'eut plus aucune excuse pour s'attarder davantage, elle franchit le mur de velours avec un naturel feint et ralentit à peine en passant devant lui. Ange ne bougea pas, lui laissant croire qu'il la laisserait partir, mais dès qu'elle eut passé la porte vitrée et qu'il la vit tourner la tête pour le chercher du regard, il la rejoignit. Surgissant par-derrière, il lui saisit le bras avec délicatesse pour l'attirer à l'ombre de l'un des deux palmiers qui encadraient l'entrée du restaurant, et il murmura à son oreille :

– Vous comptiez m'abandonner encore une fois ?

Elle resta immobile, frémissante.

– Je ne sais pas... On dirait que sans moi vous êtes perdu...

– Je me sens seul, belle Malika... Mon cœur est froid quand vous n'êtes pas là...

Il fit glisser sa main vers la taille de la jeune femme, soufflant dans son cou. Elle tourna la tête vers lui puis lui fit face et posa une main fine aux ongles brillants sur sa poitrine. Avec une satisfaction euphorique elle sentit battre le cœur de ce beau mâle qu'elle avait conquis, comme tous les autres, grâce à sa beauté et son charme. C'était un battement lent, régulier, à la fois doux et comme électrisé par un désir subtil. Elle s'emparerait de cette petite étincelle... Elle l'attraperait et en ferait un feu d'artifice rouge et or, une explosion d'amour et d'admiration à son égard. Puis lorsqu'elle aurait assez profité du spectacle, elle l'écraserait pour n'en laisser qu'un petit tas de cendres au milieu des débris sanglants de ce joli cœur. À cette pensée, ses ongles s'enfoncèrent dans la poitrine d'Ange, avides et impatients d'en lacérer la chair tendre et palpitante. Sentant cette soudaine pression le jeune homme comprit qu'il était temps de poser la question fatale.

– Malika... Me feriez-vous l'honneur de me tenir compagnie cette nuit ?

Elle frissonna de plaisir. Tout se déroulait comme elle l'avait prévu. Il était pris au piège. Après cette nuit passée avec elle, il serait incapable de vivre sans sa présence, et elle pourrait alors profiter de lui avant de le détruire à petit feu, sans qu'il puisse se défendre.

– Oui, je veux.

Ange sourit et déposa un timide baiser dans le cou de la

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

– Ah, et alors, ça s'est bien passé ?

Les regards se tournèrent vers Alice qui se crispa. Perturbée par la rencontre avec Lola et les événements qui avaient eu lieu à l'église, elle n'avait pas réussi à se concentrer durant l'examen et avait passé la plus grande partie du temps le stylo en l'air, perdue dans ses pensées ou dans la contemplation de Lola assise juste devant elle.

– Euh... normal... répondit-elle, peu assurée.

Mademoiselle Fomant haussa les sourcils avec dédain, Pacôme grimaça et M. Panot s'efforça de rester neutre malgré le fait que l'expression « normal » ne soit pas des plus rassurantes de la part d'Alice. Celle-ci se rendit compte de son erreur et voulut se rattraper, mais elle ne trouva pas d'argument à avancer et se contenta de faire un vague geste de la main en marmonnant silencieusement des paroles incompréhensibles, ce qui eut pour effet de rehausser d'un cran les sourcils de Mlle Fomant, d'accentuer la grimace de Pacôme et de révéler la perplexité du proviseur. Ce dernier jugea préférable de changer de sujet.

– Bon... Et concernant ce fameux chemisier...

Pacôme l'interrompit :

– C'est ma faute, j'ai abîmé son chemisier blanc juste avant son départ, ce qui l'a obligée à en mettre un autre, elle n'est pas responsable.

– Sans doute, sans doute, mais ce n'est pas une raison pour exhiber une tête de mort. Alice doit avoir d'autres vêtements plus appropriés dans son armoire ?

– Euh...

– Oui j'en ai d'autres, mais je ne savais pas s'il valait mieux porter un chemisier gothique ou un vulgaire tee-shirt...

– La prochaine fois choisissez plutôt le tee-shirt. Mais puisque votre frère affirme que cette erreur n'était pas de votre fait, je veux bien me montrer indulgent et supprimer les heures de retenue qui vous ont été données pour ce motif.

L'expression des Sycomore s'illumina tandis que celle de Mlle Fomant s'assombrissait d'un coup. Mais n'osant pas contredire le proviseur, elle ne prononça pas une protestation et se contenta de pincer ses lèvres fines et sèches.

– Voilà au moins une chose de réglée. Avant l'entretien vous aviez déjà effectué une heure de retenue, si je ne me trompe ?

– Oui.

– Eh bien nous n'avons qu'à dire qu'il ne vous restera que celle que vous avait imposée M. Jean pour devoirs non faits, d'accord ?

Le sang d'Alice se glaça, mais avant qu'elle ait pu faire quoi que ce soit, Pacôme demanda :

– Que dites-vous ? Elle a été collée par M. Jean ?

Le proviseur afficha une mine incrédule.

– Eh bien oui, vous avez vous-même signé le bulletin de colle il me semble... ?

Pacôme demeura interdit une seconde puis, comprenant soudain, il ouvrit la bouche, la referma, puis dit d'un air naturel :

– Ah oui bien sûr, je me souviens maintenant, tout à fait.

Alice s'enfonça dans son siège et M. Panot la toisa.

– Vous avez raison de vous faire toute petite, Alice, car nous allons à présent aborder le point le plus désagréable de cette affaire. Monsieur Sycomore, saviez-vous que votre sœur s'amuse à faire circuler partout la rumeur selon laquelle un meurtre aurait eu lieu dans l'église Saint-Jean ?

Pacôme se raidit.

– Mais... mais il s'est bien passé quelque chose, non ? J'ai vu de nombreuses voitures de police dans la rue.

Monsieur Panot approuva à contrecœur.

– Oui, c'est vrai, un crime a eu lieu dans l'entrée de la crypte. Mais le fait est qu'Alice a fait circuler l'information parmi les élèves alors que nous étions dans l'enceinte de ce lieu sacré qu'est la nef, au beau milieu d'un temps qui aurait dû être consacré à la prière et au recueillement, et même si celui-ci a été perturbé par ce qui a été découvert dans la crypte, il est tout de même inacceptable de se mettre à crier des histoires de corbeaux dévorant un corps et autres atrocités alors que nous nous trouvions dans la maison du Seigneur !

– Mais, attendez... je ne comprends pas bien... C'est à l'église Saint-Jean que le corps a été retrouvé...

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

détendirent avec la force d'un ressort, et la puissance de ses jambes le propulsa en l'air, trop tard ; une onde de choc vibra dans son corps tout entier, jusque dans ses dents et ses ongles, lorsqu'il entra en contact avec le pare-brise, et il s'envola.

Le temps se suspendit.

Il ne ressentait aucune douleur ; son corps n'avait pas réalisé ce qui lui arrivait. Il regarda autour de lui. Tout était clair, figé. Il voyait tout jusque dans les moindres détails. À sa droite, la voiture rouge qui était en train de le renverser : à la place du conducteur était assise une femme d'âge mûr qui hurlait en agrippant le volant. En arrière-fond, le Café Ménilmontant, une rue, et un McDonald. Devant lui, le bus grâce auquel il avait échappé aux mâchoires du chien et à l'intérieur duquel des passagers affolés criaient, se raccrochaient où ils pouvaient pour ne pas tomber sous l'effet du freinage brutal, ou le regardaient d'un air ahuri à travers les vitres. À sa gauche, le carrefour avec le passage piéton qu'il aurait sans doute mieux fait d'emprunter, le feu allumé au vert pour les véhicules. Au fond un KFC, une rangée d'arbres, un kiosque à journaux, une autre rue, un magasin Sathom à la façade couverte de tags. Et au milieu de ce décor urbain des gens courant, criant, s'agitant de manière comique comme des pantins désarticulés ainsi qu'une flopée de véhicules jouant aux auto-tamponneuses, le tout dans une constellation féerique de lumières et d'enseignes baignant dans le Clair de Lune. Intéressant tableau apocalyptique dont Pacôme était le centre planant.

Mais plus pour longtemps, car la loi de la gravité le rappela bientôt à l'ordre et le temps décida de reprendre sa course effrénée. Une vertigineuse descente vers le sol, puis ce fut

l'atterrissage sur le passage piéton qui s'avéra d'une dureté insoupçonnée. Pendant quelques secondes le jeune homme perdit connaissance, tout s'évanouit autour de lui et il n'entendit plus que les battements de son cœur. Mais son instinct le réveilla aussitôt ; il n'était pas prudent de s'endormir au milieu d'une route. À moitié assommé, Pacôme agita bras et jambes dans le vide comme une tortue sur le dos avant de reprendre assez ses esprits pour réussir à se redresser. La conductrice de la voiture était sortie de son véhicule et se précipitait vers lui en hurlant « Oh mon dieu ! Oh mon dieu ! ». Mais Pacôme n'avait pas le temps d'accepter ses excuses ; le maître du défunt berger allemand courait lui aussi vers la route en hurlant, les yeux fixés sur le cadavre sanglant de son chien.

À la plus grande stupéfaction de la conductrice et des témoins de la scène, Pacôme se remit debout et s'enfuit en courant comme si de rien n'était – en sens inverse cependant pour ne pas commettre deux fois l'erreur de vouloir traverser la rue. Il repassa devant la bouche de métro d'où émergeaient les autres agents de police et détala à toute vitesse dans le sable qui recouvrait la place. Il se trouva bientôt face à un nouveau passage piéton, hésita une seconde, puis traversa en trombe pour rejoindre la place du marché lorsqu'il entendit les aboiements du second chien qui s'était lancé à sa poursuite en effrayant tous les passants, suivi de son dresseur qui essayait tant bien que mal de le retenir en hurlant : « Non ! Bacchus, non ! Couché ! »

Pacôme ne sut pas sur quelle distance il sprinta ainsi en ligne droite, ni combien de temps il mit pour la parcourir, mais au bout de quelques minutes, les aboiements furieux et les cris s'évanouirent au loin et une rangée de barrières métalliques dressées devant un dangereux carrefour routier apparut devant

lui. Obligé de tourner à gauche, le vampire retraversa à l'angle de la rue pour rallier le boulevard, passa devant un café et une marbrerie désaffectée, puis remarqua une imposante porte verte restée ouverte sur le Père-Lachaise, sa destination de départ. Sans hésiter il s'y engouffra, gravit les escaliers qui se présentèrent à lui, tourna à gauche dans la première allée et s'enfonça le plus loin possible dans le cimetière en ondulant entre les sépultures pour ne pas être vu des promeneurs. Ignorant la douleur atroce qui s'était répandue dans toute sa jambe droite et le faisait maintenant boiter ainsi que celle, plus terrible encore, qui menaçait de déchirer ses poumons, il se mit en quête d'un lieu sûr où se réfugier.

Vendredi 13 novembre – 19 h 07

*

Ange était contrarié. Au plus haut point. Et s'il y avait bien une chose qu'Ange d'Orypan ne supportait pas, c'était d'être contrarié. Un doigt posé sur ses lèvres, son autre main sur la hanche, ses fins sourcils froncés, une mèche soyeuse d'un blond doré tombant devant ses yeux d'émeraude, il fixait la nouvelle œuvre sur laquelle il était en train de travailler. Depuis près d'une demi-heure la chaîne stéréo diffusait une mélodie hypnotique dans l'atmosphère climatisée de l'atelier où il avait pour habitude d'exprimer ses dons artistiques. De temps à autre une sorte de plainte étouffée se noyait dans les vibrations profondes de la musique. La pièce sans fenêtres était baignée d'une lumière d'un bleu pur et glacé jaillissant d'un unique mais puissant projecteur suspendu au centre du plafond et braqué sur l'œuvre encore à l'état brut. L'ensemble des conditions à la Création étaient réunies : ambiance, lumière, musique,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

cheminée fixée sur le toit.

Samedi 14 novembre – 6 h 07

IV

– Dis-moi quand tu es disponible, Olympe, je peux venir dès aujourd'hui si tu veux...

– Maman, ce n'est pas la peine, je vais très bien.

– Ne dis pas de sottises, une mère sait quand son enfant a des soucis, c'est comme un sixième sens ! Tu le découvriras quand tu auras des enfants à ton tour, mais pour l'instant tu vas tout me dire, je dis bien TOUT ! Que t'est-il arrivé ?

Olympe soupira. Elle ne savait pas si elle devait se réjouir ou non d'avoir une mère aussi protectrice à son égard, mais il semblait indéniable que Roseline Chevallier avait bel et bien un sixième sens pour détecter les ennuis de sa fille. Olympe avait pu le constater à de nombreuses reprises... Comprenant que mentir serait vain et ne ferait que conforter sa mère dans l'idée qu'elle allait mal, la jeune fille prit une grande inspiration et avoua tout :

– J'ai été témoin du meurtre de la rue André-Antoine.

Un grand cri explosa dans le combiné mais Olympe, prévoyante, l'avait déjà éloigné de son oreille.

– Oh mon dieu ! Ma propre fille, témoin d'un meurtre ! Tu as vu le meurtrier ? Tu en as parlé à la police pour...

– Maman, calme-toi ! Oui j'en ai parlé à la police, ils m'ont interrogée hier, et non je n'ai rien vu, j'ai juste entendu des bruits étranges et j'ai senti une présence...

– Tu étais toute seule ?

– Non, Antoine était avec moi.

Sa mère parut un peu rassurée.

– Ils ont été corrects avec toi, au moins ?

– Qui ?

– La police ! Il paraît que ce sont des personnes très brutales...

– Maman, ça ce sont des préjugés véhiculés par la télévision, ils ne sont pas tous comme ça... Le commissaire qui m'a interrogée était charmant.

L'image de l'homme en costume beige lui revint en mémoire et elle se sentit troublée au souvenir de l'étrange métaphore qu'il avait faite juste avant de sortir de la pièce.

– Bon... Si tu dis qu'ils t'ont traitée de façon convenable...
Donc, quand préfères-tu que je vienne ?

– Tu ne vas pas recommencer ! Je t'ai dit que j'allais *bien* !

– Ma chérie, lorsque l'on a été témoin d'un événement aussi atroce, il est impossible d'aller bien à moins de n'avoir aucune sensibilité, et je te connais assez pour savoir que ce n'est pas ton cas. Veux-tu que je vienne aujourd'hui ? Sinon ça peut attendre demain si tu as autre chose de prévu, mais je pense que le plus tôt serait le mieux pour que nous puissions en parler, que tu me confies tes angoisses et tes inquiétudes... D'ailleurs, ça va bien avec les garçons ?

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

impuissantes, l'horrible spectacle durant lequel l'un de leurs congénères se faisait dévorer par un effrayant reptile dépourvu de pattes mais dont les anneaux s'avéraient plus redoutables que n'importe quelles griffes. Et cette fois-ci, chose épouvantable, le grand humain ne se contentait pas de venir choisir la victime mais avait en plus amené un serpent avec lui, dont le regard glacé se posa avec convoitise sur les créatures tremblantes. La porte de la cage s'ouvrit comme d'habitude par le haut et une énorme patte nue dotée de cinq longs doigts agiles descendit du ciel tel un oiseau de proie. Ce fut la débandade au sein de la communauté ; on se marchait dessus, on se piétinait, on se bousculait pour tenter d'échapper à la Mort, mais de tous côtés des grilles barraient le passage, empêchant de fuir. Plus personne n'osait mordre la grande patte pour se défendre, car les rongeurs avaient appris que celui qui osait planter ses dents dans la peau vulnérable était illico choisi pour le sacrifice. Un gros rat albinos, l'un des plus costauds du groupe, attira l'attention de la Mort. Tout le monde le craignait car il se montrait sans pitié avec les plus faibles et avait même déjà tué d'autres rats dans ses accès de violence les plus spectaculaires. C'était un dominant, un vrai mâle viril. Mais lorsqu'il sentit les doigts de la Mort l'attraper par la queue, il ne fut plus qu'un pauvre petit animal effrayé couinant de terreur. Il s'éleva tel un ange blanc aux yeux injectés de sang et passa le seuil de non-retour que constituait la porte ouverte de la cage. Pendu par la queue, griffant le vide autour de lui, le gros rat albinos vit le Monstre-Sans-Pattes le fixer et couina encore plus fort. Pacôme haussa les sourcils.

– Dis donc, qu'est-ce que tu cries... ! Tu essayes d'attirer ma pitié ? Mais tu crois que je ne sais pas que c'est toi qui as tué plusieurs de tes congénères dont trois femelles qui auraient pu avoir des petits ? Je suis désolé, mini-prédateur, mais j'avais de

toute façon l'intention de te choisir bientôt ; je ne peux pas te laisser continuer à compromettre la pérennité de l'élevage, tu comprends...

La Mort parlait d'une voix douce et enrouée, mais ce qu'elle disait n'avait aucun sens pour l'albinos qui vit avec horreur le serpent rouvrir les mâchoires pour libérer comme à regret la seconde main de l'humain et tourner la tête vers ce qui apparaissait être une proie plus abordable. Le cou en S, sa langue bifide goûtant l'air, la couleuvre était l'image même de la tension tandis qu'elle se préparait à frapper. Pacôme rapprocha le rat qui se tordait toujours dans tous les sens.

– Voilà, il est là... Prends-le... Je t'ai choisi le plus appétiss...

L'attaque fut si foudroyante qu'il n'eut pas le temps de terminer sa phrase. Il lâcha la queue du rongeur et celui-ci fut entraîné entre les dents du serpent qui se laissa retomber vers le sol en enserrant sa victime pour l'étouffer, le reste de son corps toujours enroulé autour du bras de Pacôme. Ce dernier admira sa couleuvre à l'œuvre. Implacable. Précise. Fatale. Somptueuse. Il n'y avait pas de mot pour décrire une telle beauté, alliance parfaite de la grâce et de la mort. Dans la cage, les autres rats se trouvaient aux premières loges pour regarder la lente agonie du tyran aux yeux rouges entre les anneaux meurtriers. Un nouveau membre de la communauté avait été sacrifié.

Après avoir embrassé Hanoï, à présent occupée à avaler le rat, Pacôme la réinstalla avec délicatesse dans son terrarium. Observant les petites marques rouges sur sa main il vérifia qu'aucune dent n'y était restée accrochée, lécha sa blessure, puis entreprit de s'occuper de ses autres compagnons. Il prenait du

retard dans le nettoyage de certains terrariums, dont celui de Cuzco, le boa constricteur péruvien... Mais soudain il sursauta et se frappa le front du plat de la main. Le repas d'Hanoï lui avait fait oublier de prendre sa douche, et voilà qu'il laissait à nouveau des traces partout dans l'appartement ! Pacôme se précipita dans sa chambre, cacha sa tenue précédente sous le lit, attrapa son jean de la veille et un tee-shirt puis rejoignit la salle de bains. Beaucoup de témoins l'avaient vu s'enfuir... Tout en testant la température de l'eau, le jeune homme se demanda avec inquiétude pourquoi personne ne l'avait interpellé pendant son retour en métro alors qu'il devait maintenant être recherché par toute la police. Son portrait-robot n'avait-il pas encore été diffusé ? Les passagers du wagon et les passants dans la rue ne l'avaient-ils pas reconnu ? Étaient-ils blasés au point de ne pas même se soucier d'un passager couvert de terre et de blessures partageant leur wagon ? Ou alors quelqu'un l'avait remarqué mais préféré le laisser rentrer chez lui en le suivant à distance pour découvrir son adresse exacte... À cette pensée, les yeux de Pacôme se tournèrent vers la porte, s'attendant presque à voir la police débarquer avec une armée de bergers allemands enragés. Mais il n'y avait personne, bien entendu. Il était tout seul. Tout seul... ? Oui, tout seul ! Le jeune homme revint dans le salon et regarda autour de lui, anxieux. Où Alice était-elle donc passée ?

*

– Oh, désolée Barbara, j'ai fini la boîte !

Alice afficha une expression gênée tandis qu'elle engloutissait le dernier biscuit.

– Ce n'est pas grave, je demanderai à ma mère d'en acheter

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

terrifiée, d'autant que la mort soudaine de la plante demeurait inexplicable. Un végétal, même fragile, ne pouvait pas se dessécher à cause d'un simple contact ! Et que dirait Barbara en constatant les dégâts ? Si jamais sa mère pensait que c'était elle la responsable et qu'elle la punissait à sa place ! Elle perdrait sa meilleure amie et du même coup la seule raison qui la poussait encore à se rendre au collège. Inquiète et désespérée, n'osant même plus remuer ses doigts de peur qu'une autre catastrophe ne survienne, Alice traversa la place Pigalle et rentra dans son immeuble de la rue Frochot. Grimant les escaliers quatre à quatre, l'adolescente se demandait si son frère était enfin rentré lorsqu'elle sursauta en entendant :

– Bonjour, Alice.

La voix était étrange, claire et comme dédoublée. Stoppée dans son élan, Alice resta en suspension sur l'une des marches puis redescendit de quelques pas pour jeter un coup d'œil dans le couloir du deuxième étage. Deux fillettes de 9 ans se tenaient debout à quelques mètres d'elle. Elles se ressemblaient comme deux gouttes d'eau, avec le même visage fin et angélique aux yeux bleu ciel, la même façon de se tenir bien droites et de la fixer d'un regard à la fois innocent et froid, souligné par un imperceptible sourire. Et pour ne pas simplifier les choses, elles étaient habillées à l'identique avec une robe couleur bordeaux, des socquettes blanches et de petits souliers noirs bien cirés. Seul le ruban dans leurs cheveux blonds les différenciait ; chez la première il était violet foncé, chez la seconde bleu nuit.

– Salut les jumelles.

– Où étais-tu partie ? demandèrent-elles de nouveau à

l'unisson.

– Chez une copine... Vous savez si Pacôme est là ?

Elles hochèrent la tête de droite à gauche.

– Nous ne l'avons pas vu...

– Ah... Bon, ce n'est pas grave, à plus tard.

– Attends !

Alice s'interrompit de nouveau et leur lança un regard interrogateur. L'une des jumelles se retourna pour se diriger vers une collection de poupées Barbie assises par terre dans le couloir et avec lesquelles les deux fillettes avaient l'habitude de jouer. Elle en saisit une dont les longs cheveux roux peignés avec soin encadraient un sourire figé aux grands yeux verts et revint aux côtés de sa sœur pour la présenter à Alice.

– Voici Shelley.

– Elle vient du Texas où elle voulait devenir cow-girl...

– Mais elle n'a jamais pu réaliser son rêve car son père lui défendait de monter à cheval...

– Il disait que c'était une activité d'homme...

– Alors Shelley a fini par devenir mannequin...

– Et elle est devenue très malheureuse, si bien qu'elle a commencé à se droguer et à boire...

– Jusqu'à toucher le fond de l'abîme et tenter de se suicider après avoir été larguée par son fiancé...

– Mais nous avons décidé de donner une seconde chance à Shelley...

– Nous l'avons récupérée, soignée, et lui avons restitué sa beauté et sa jeunesse...

– Afin qu'elle puisse entamer une nouvelle vie, une vie meilleure...

– Et comme nous savons que tu aides les jeunes femmes à repartir du bon pied...

– Nous avons décidé qu'il était temps que Shelley quitte son foyer pour partir avec toi...

– Et se construire un avenir radieux grâce à tes bons soins.

Les jumelles se turent et tendirent la poupée vers Alice, qui ne la prit pas.

– Je suis désolée les filles, mais j'ai trop de pensionnaires chez moi et elles ne sont pas encore toutes tirées d'affaire ; je ne peux pas prendre en charge une nouvelle patiente pour l'instant.

– Tu as des difficultés avec les autres ?

– Elles ne réagissent pas à ta thérapie ?

– Non, ce n'est pas ça, mais je manque de temps car j'ai beaucoup de travail au collège... Il va falloir que Shelley attende

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

*

– Bon, il est temps de commencer. J'espère que tu es prête... Jéricho n'attendra pas plus longtemps.

Alice affermit sa prise sur le manche du couteau puis prit une profonde inspiration et laissa les sombres sensations habituelles l'envahir. Bientôt Jéricho s'insinua en elle, déployant son corps immatériel le long de ses nerfs, et elle sentit les ondes frémir à la surface de sa peau. Elle ne savait pas trop d'où ces vibrations provenaient mais devinait que Jéricho leur accordait une grande importance. Alors elle laissa l'Ombre guider sa main et projeter des images fascinantes et horribles dans son esprit, puis elle attrapa la poupée.

*

Rose fut presque écrasée contre le mur tandis que les mains puissantes et déterminées se refermaient sur ses bras et la plaquaient contre la paroi pour mieux l'immobiliser. Rendue incapable de parler par la langue étrangère qui s'enfonçait dans sa bouche, elle se tortilla en faisant crisser ses talons sur le sol puis saisit à son tour l'homme et décolla ses lèvres des siennes.

– Viens là... ! Sur mon lit... !

*

La lame expérimentée du couteau glissa le long du corps nu, dessinant de longues et profondes entailles le long du torse.

– Oui, ce n'est pas très agréable, je sais...

*

Ils basculèrent sur le lit après avoir renversé la lampe de chevet et une quantité impressionnante de babioles disposées sur une commode qui recula de plusieurs centimètres sous le choc. Sans hésiter un seul instant l'homme lui arracha son haut d'un geste sauvage et fit sauter toutes les agrafes de son soutien-gorge, ce qui la fit crier de stupeur et de plaisir.

*

Jéricho n'étant toujours pas convaincu, il suggéra à Alice de la scalper. L'effet serait plus impressionnant.

*

– Aïe, tu me tires les cheveux !

Pour toute réponse il la mordit dans le cou en lui cognant la tête contre le sommier et la débarrassa de sa jupe, qu'il jugeait trop superficielle. Le petit string rouge fut de même considéré comme inopportun et jeté un peu plus loin dans la pièce.

*

– Oh mon dieu... Jéricho, tu es sûr que tu ne vas pas un peu trop loin ? Tout de même, c'est un cruel déshonneur de faire ça à une fille...

Mais l'Ombre demeurait catégorique. Les choses devaient se passer ainsi. Alice déposa la chevelure rasée sur le côté, puis d'un geste sec et précis elle fit glisser la lame juste sous le menton, si bien que la tête chauve et souriante se détacha du corps.

*

L'une des chaussures à talons fut perdue dans la bataille. L'autre resta à moitié chaussée au pied gauche dans un équilibre rendu toujours plus incertain par les spasmes qui agitaient toute la jambe à chaque va-et-vient. Le dos cambré au maximum, Rose sentit l'une de ses vertèbres craquer. Poussant un profond et puissant soupir, elle se sentit envahie par une douce chaleur accompagnée de picotements qui électrisèrent son être comme jamais il ne l'avait encore été.

*

La situation s'avérait problématique. Maintenant que la tête était séparée du corps ce serait fantasme de croire qu'elle pouvait encore jouir de la douleur... Cet incident n'était pas prévu. Elle avait trop forcé sur la gorge... Alice resta silencieuse un instant puis, frustrée, massacra ce qui restait de la poupée sans plus songer à s'appliquer dans sa tâche.

*

Le grand cri suraigu vrilla l'air et rebondit contre les murs de la chambre jusque dans le couloir tandis que la libération atteignait son paroxysme.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

– AAAAHH !

Le sourire d'Ange se figea sur son visage et un frisson fort désagréable lui hérissa les cheveux tandis qu'une foule de pensées et d'hypothèses fusaient dans son esprit : Pourquoi hurlait-elle comme ça ? Soupçonnait-elle quelque chose ? Était-elle en proie à une quelconque crise hormonale soudaine ? S'était-elle fait piquer par un insecte ? Réflexion faite, il jugea que cet accès inattendu d'hystérie avait été causé par le choc émotionnel qu'avait constitué sa demande – sans doute trop prématurée – en mariage. Il se maudit lui-même de ne s'être pas montré plus subtil et attentif aux symptômes avant-coureurs de cette crise, qui risquait à présent de le compromettre. Tout autour d'eux, les conversations s'étaient évanouies et les autres promeneurs les regardaient d'un air interdit. Maîtrisant son désir de jeter un œil aux alentours afin de mesurer l'impact collatéral de l'émotivité d'Isabelle, Ange se força à demeurer aussi immobile qu'une statue et à garder le visage tourné vers l'ombre. Sa chevelure éclatante le rendait aisément reconnaissable, mais avec un peu de chance les autres passants oublierait son image et surtout le fait qu'il se trouvait ce jour-là en compagnie d'Isabelle Godar. Mais avant qu'Ange ait pu trouver le moyen de rétablir la situation, une masse énorme s'abattit sur lui, et il fut plaqué au sol par une force surhumaine qui entreprit aussitôt de l'aplatir sans lui laisser une chance de s'échapper. Rendu sourd et aveugle par la monstrueuse montagne qui lui recouvrait le visage, il oublia aussitôt sa crainte d'être remarqué et se débattit de toutes ses forces pour échapper à ce piège mortel, en vain. Ses membres frêles étaient impuissants face à son assaillant pachydermique. Sa cage thoracique fut compressée, le condamnant à une asphyxie certaine s'il ne trouvait pas au plus vite un moyen de fuir. Un vague brouhaha suraigu lui parvenait

et il se demanda s'il allait jamais revoir la lumière du jour tandis qu'une sensation bien connue et douloureuse contractait sa poitrine. Il était déjà à moitié étouffé lorsque le miracle se produisit, et que le poids suffocant le libéra. Deux immenses mains lui saisirent alors le visage et une femme lui cria dessus avec une telle détermination qu'il retrouva ses esprits.

– Célestin ! Célestin, respire !

Bien qu'il ne se souvînt pas tout de suite pourquoi cette jeune femme l'appelait Célestin, Ange jugea son conseil pertinent, et il avala péniblement une goulée d'air frais.

– Oh mon dieu je suis désolée ! Ça va ? J'étais tellement émue, je n'ai pas maîtrisé ma force ! Je t'ai fait mal ?

Rendu incapable de parler par les premières suffocations d'une crise d'asthme, Ange leva l'index pour signifier à Isabelle de patienter quelques instants et, tout en se redressant, il fouilla dans une poche intérieure de sa veste dont il sortit sa Ventoline. Il plaça l'inhalateur dans sa bouche et inspira avec soulagement, sous le regard inquiet de la jeune femme.

– Ça va aller, mon petit cœur ?

– Oui, je... Je ne pensais pas... que tu... exprimerais... tes sentiments... avec une telle...

Haletant, il ne parvint pas à terminer sa phrase et dut reprendre une bouffée de Ventoline. Isabelle semblait tout à fait confuse d'avoir failli le tuer, ce qui atténuait un peu son ressentiment bien qu'il ne puisse s'empêcher de se raidir lorsqu'elle voulut le réconforter par une tendre étreinte, dont il connaissait désormais

les effets dévastateurs.

– Tu es sûr que ça va, Célestin ? Je ne savais pas que tu étais asthmatique !

– Ce n'est rien... Je vais bien...

– Je suis tellement désolée... !

– Non, ne t'excuse pas, tu n'as pas fait exprès... Euh, hum... Isabelle, me ferais-tu l'honneur de passer une nuit avec moi ?

Ange baissa la voix en jetant de rapides coups d'œil autour de lui pour s'assurer que personne n'écoutait leur conversation et que les flâneurs s'étaient désintéressés d'eux. Tout le monde semblait avoir plus ou moins repris le cours de ses occupations, néanmoins Ange jugea préférable de mettre fin à ce rendez-vous périlleux et de s'esquiver. Dans ce genre d'affaire on n'est jamais trop prudent... Il craignit qu'Isabelle soit de nouveau victime d'un accès de joie irrépressible, mais cette fois-ci elle se contint.

– J'en serais ravie, Célestin ! C'est mon désir le plus cher.

– Demain soir ?

– Pour toi je serai libre tous les soirs !

– À minuit, rends-toi au 2, rue des Eaux et compose le code 2C79 ; ensuite tu trouveras mon nom à l'interphone : d'Orypan.

– Attends, attends, je prends un papier...

– Non, inutile, tu n'as qu'à me téléphoner et je te guiderai.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

et se tourna vers la porte, sous laquelle filtrait un rai de lumière. Olympe, comprenant que l'éclairage trahissait sa présence, tendit une main tremblante pour presser l'interrupteur, mais l'araignée lui sauta sur le bras et y planta ses crochets venimeux. La jeune fille hurla et s'agita avec frénésie pour se débarrasser de l'immonde créature, serrant les paupières pour échapper à l'insoutenable vision, et lorsqu'elle les rouvrit... tout avait disparu. La pièce était de nouveau immaculée, comme si rien n'avait jamais eu lieu.

Olympe se leva. Ses jambes, engourdis par sa position accroupie prolongée, lui faisaient mal et peinaient à la supporter. Elle ouvrit la porte des toilettes. Le salon était calme, baigné par la lumière d'un jour naissant. La nuit s'était enfin retirée, et avec elle le cauchemar qu'elle avait apporté. La jeune fille s'avança avec prudence, encore incertaine de se trouver dans la réalité ou d'être toujours prisonnière d'un rêve hallucinatoire. Lorsqu'elle se fut convaincue que le monde raisonné avait repris ses droits, elle manqua s'évanouir de soulagement et remercia tous les dieux de l'avoir sauvée.

Dimanche 15 novembre – 7 heures

*

Joseph se réveilla en sursaut. Il cligna des paupières le temps de comprendre où il se trouvait, puis se tourna vers le réveil. À peine 7 heures passées. Avec un grognement il referma les yeux quelques secondes, et les souvenirs de son rêve remontèrent à sa mémoire. C'était l'un de ces rêves étranges et intenses qu'il redoutait depuis ses 17 ans. Plus perturbant encore, ce dernier songe ressemblait de manière frappante à la « vision » qui l'avait

assailli dans le métro lorsqu'il avait croisé le regard de l'inconnu. Des images d'une netteté surprenante lui revinrent : une rue sombre. Un long mur de pierre et de ciment. Une étroite porte métallique. Un nombre : 22. Et puis une silhouette, celle d'un grand arbre aux branches dénudées se déployant en éventail telle une armée de bras noirs. Et dans le tronc de cet arbre, enfermé dans l'écorce... Joseph secoua la tête, ne souhaitant pas se souvenir. S'il y avait une chose qu'il avait apprise, c'est que plus il portait d'intérêt à ces rêves, plus ils se manifestaient souvent. Alors le jeune homme soupira et tenta de se rendormir.

*

En sortant de l'église Notre-Dame-de-Clignancourt, M. Panot, le proviseur du collège, profita de sa traditionnelle promenade dans Montmartre, appréciant le calme et le silence propres aux dimanches matin. Lorsqu'il rentra chez lui, il trouva sa femme assise à la table du petit déjeuner devant un bon café, qui lui demanda comme chaque dimanche depuis bientôt dix ans :

– Comment s'est passée ta promenade ?

Et M. Panot de répondre, comme chaque dimanche depuis bientôt dix ans :

– Très bien, je te remercie, Rolande.

Une heure et demie plus tard, le couple perpétuait ses petites habitudes et Rolande ne manqua pas de rappeler à son mari que le journal de France 3 allait bientôt commencer, en dépit du fait que M. Panot le sache bien à force de se l'être entendu répéter depuis dix ans. Mais il ne manifesta aucun agacement à l'égard

de cette routine qui, il fallait bien l'avouer, était devenue assez ridicule, et il alluma la télévision à l'instant où le générique du « 12/13 » démarrait. Le présentateur apparut à l'écran et annonça aussitôt :

« Bonjour à toutes et à tous, nous sommes dimanche, il est midi, l'actualité à Paris et en Île-de-France à la mi-journée, c'est pour commencer des images exclusives, celles du meurtrier qui a sévi dans le XVIII^e arrondissement durant la soirée de jeudi et que la police soupçonne d'être à l'origine d'au moins deux autres crimes dans le nord de la capitale ; pour la première fois des photographies du corps et des images du suspect enregistrées par des caméras de surveillance nous ont été communiquées ; la chaîne régionale TV'rèbe a été la première à les diffuser ce matin vers 10 heures ; on y voit l'agresseur des trois sans-abri s'enfuir par les stations Abbesses, Pigalle et Ménilmontant, ainsi que la présence de stigmates pour le moins singuliers sur le corps de la dernière victime ; attention, nous vous informons que ces images peuvent heurter la sensibilité des spectateurs les plus jeunes. »

– Ça alors ! s'exclama Mme Panot, c'est cette femme dont le corps a été retrouvé dans la cour de la crypte alors que vous étiez au beau milieu de la messe avec tes élèves ?

– Oui, c'est elle... répondit M. Panot d'un air absent, les yeux rivés à l'écran.

Et tandis qu'une voix off commentait les images, des vidéos se mirent à défiler. En dépit de la mauvaise qualité, on pouvait distinguer la silhouette d'un homme vêtu de noir et coiffé d'un chapeau qui se ruait dans la station Abbesses avant de filer dans le tunnel, puis qui réapparaissait à la station Pigalle cette fois

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

qui s'écroule !

– ...

– C'est juste impossible...

– ...

– Tu t'en fous de ce que je dis, hein ?

– ...

Pacôme soupira. Il devait sans doute avoir chu au fin fond du gouffre du désespoir et du pathétique pour en être réduit à demander conseil à un python de Birmanie qui comme tous les serpents était sourd, et se contentait donc de lui jeter quelques regards froids et indifférents en dardant sa langue bifide de temps à autre. Pacôme caressa les écailles lisses, douces et brillantes du reptile dont le corps musclé ondulait tout autour de lui, s'enroulant autour de sa taille et glissant sur le lit avec une paresse qui lui semblait somptueuse. Il saisit le cou du python, le souleva à sa hauteur, et l'embrassa. L'imposante femelle, qui mesurait près de trois mètres soixante depuis sa dernière mue, ne broncha pas. Alice avait vu juste ; il soignait bien mieux ses reptiles que sa famille... Il fallait que ça cesse. Le serpent s'enroula avec fermeté autour de la taille du vampire lorsque celui-ci se leva tout d'un coup, puis se laissa transporter jusqu'à son terrarium dont il savoura de nouveau l'agréable chaleur tandis que Pacôme remplaçait le verrou sur la vitre.

– Il faudrait que je te retrouve un copain, Rangoon... Si t'étais pas devenue aussi grande... Il n'y a pas la place pour deux comme toi dans cette petite chambre...

Pacôme secoua la tête. Il était temps d'arrêter de parler aux reptiles et de passer aux choses sérieuses. Il quitta la pièce et s'arrêta devant la porte de la chambre d'Alice. Elle voulait qu'il lui porte plus d'attention, qu'il réponde mieux à ses attentes, et pour cela il fallait tout d'abord qu'il apprenne à la connaître. Se rappelant la remarque qu'elle lui avait faite sur sa chambre, il s'était rendu compte que lui non plus n'avait presque jamais pénétré dans la sienne, et qu'il en apprendrait sans doute plus sur les goûts et la personnalité de sa sœur en observant la pièce dans laquelle elle passait le plus clair de son temps en dehors du collège. Inspirant avec résolution, il posa la main sur la poignée, hésita encore une seconde comme s'il craignait ce qu'il allait découvrir, et ouvrit la porte.

La chambre d'Alice ne possédait pas non plus de fenêtre, mais jouissait cependant d'un meilleur éclairage grâce à une lampe plus puissante et de petites veilleuses disposées en des endroits stratégiques. La pièce était bien meublée, décorée, et les murs recouverts de posters très variés, ce qui donnait un aspect coloré et créatif à l'ensemble, malgré un désordre monstrueux. Pacôme sourit en songeant que cette chambre ressemblait beaucoup à la sienne lorsqu'il avait le même âge. D'ailleurs un inconnu aurait tout aussi bien pu penser qu'il s'agissait de la chambre d'un garçon : aucun attribut féminin n'était visible. Pas de magazines pour adolescentes, les posters ne représentaient ni chanteurs ni acteurs à la mode mais des groupes de rock anciens et de nombreuses affiches de films... Le cœur de Pacôme fit un petit bond lorsqu'il aperçut une grande photo représentant un cobra royal. Son attention se reporta sur les trois terrariums disposés sur une commode et où évoluaient les serpents que sa sœur avait adoptés parmi tous ceux qui constituaient l'élevage. Il constata qu'elle en prenait soin et ressentit un élan de gratitude et

d'affection à son égard. Se promenant dans la pièce, il observa les lieux en manipulant de temps en temps un objet avant de le reposer avec précaution. Puis son regard fut attiré par un petit détail près de l'armoire qui trônait contre l'un des murs. Quelque chose dépassait de derrière le meuble, et en regardant de plus près, Pacôme découvrit qu'il s'agissait d'un bras de poupée Barbie. Très intrigué, il saisit la petite main en plastique et fut étonné de ne pas voir venir le reste du corps, le bras seul lui restant entre les doigts. Il remarqua que la jonction correspondant à l'épaule était abîmée, comme si le membre avait été tranché ou arraché. Pacôme se colla contre le mur et tenta de jeter un œil derrière l'armoire. Il parvint à distinguer des formes étranges dans l'ombre, et un mauvais pressentiment s'insinua en lui. Le bras de la poupée en main, il s'appuya contre le meuble et poussa dessus pour le faire glisser sur le côté. Cela fait, il regarda la partie du mur qu'il venait de dégager, et laissa tomber le membre en plastique sur le sol. Devant ses yeux horrifiés, une sorte de grand schéma réalisé à même le papier peint s'était dévoilé, révélant une série de petites photographies, certaines imprimées depuis l'ordinateur, d'autre découpées dans ce qui semblait être des photos de classe. Les photos avaient été rassemblées en petits groupes dont chacun correspondait à une personne précise, des adolescents ou des adultes qu'il reconnut comme étant des professeurs du collège. Sous chaque groupe de photographies avaient été inscrites des informations au feutre noir : noms, adresses, téléphones, dates de naissance, détails personnels. Sur un plan de Paris accroché là, certaines stations de métro et rues, marquées de rouge, localisaient chacune des personnes représentées en photo. Tout autour de cette sorte de « plan », de la peinture rouge séchée dégoulinait sur le mur en longues traînées semblables à du sang, le papier peint avait été lacéré, et un mot, banal et pourtant inquiétant, avait été gravé à

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Alice se retourna en donnant des coups de pied en tout sens, puis elle bondit et courut en direction de la porte d'entrée. Pacôme la rattrapa et tendit la main pour la saisir par le col, mais il rata le vêtement et ses doigts se refermèrent sur la chaîne du chapelet d'argent que sa sœur ne quittait jamais. Ce qui se produisit ensuite le stupéfia : la croix accrochée au bout de la chaîne, défiant les lois de la gravité, s'envola pour venir se plaquer juste au milieu du dos de sa main et entreprit à l'instant de s'y enfoncer en brûlant la peau sur son passage. Pacôme poussa un cri de surprise et de douleur et tira de toutes ses forces pour se débarrasser de l'ornement. Alice se débattit, effrayée à l'idée que son frère l'empêchait volontairement de respirer. Elle se griffa le cou avec fureur et finit par casser la chaîne, qui alla aussitôt s'incruster dans l'avant-bras de Pacôme. Sans prêter attention aux cris de ce dernier, l'adolescente s'enfuit de l'appartement. Son frère aurait voulu la retenir, mais la douleur devenait insupportable et il oublia toute autre pensée. Il essaya en vain d'arracher le métal qui creusait son épiderme, puis se rua vers la cuisine et saisit un couteau avec lequel il tenta de scier l'argent, n'obtenant pour unique résultat qu'une nouvelle entaille sur son bras. Rugissant d'exaspération, il jeta l'ustensile à travers la pièce et sortit ses crocs, qu'il referma sur le chapelet. Il ne put éviter de se mordre lui-même au passage, mais cette fois l'effet fut salutaire : après une lutte féroce qui le fit tomber à quatre pattes, Pacôme réussit à se libérer de l'étreinte brûlante. Harassé, il s'effondra sur le parquet avec l'impression d'avoir couru un marathon. Le vampire eut à peine le temps d'apercevoir l'horrible marque ensanglantée imprimée dans son bras et sur sa main avant de perdre connaissance.

Dans les couloirs de l'immeuble, Alice courait à perdre haleine, son souffle saccadé interrompu de temps à autre par des

sanglots à moitié réprimés. Elle se jeta dans les escaliers et dévala les marches jusqu'au rez-de-chaussée où elle s'arrêta enfin, n'osant pas sortir dans l'état où elle se trouvait, et craignant de ne pas réussir à contenir sa rage si jamais un passant imprudent s'approchait un peu trop près. Pourtant elle sentait que si elle ne laissait pas se déverser ses émotions elle allait mourir, ou devenir folle. Elle regarda autour d'elle et repéra la porte du local à ordures. Sans hésiter plus longtemps, elle s'enferma dans la petite pièce sombre en claquant la porte derrière elle et prit plusieurs grandes inspirations, malgré les émanations pestilentielles qui s'engouffraient dans sa gorge et l'étouffaient presque. L'adolescente donna un coup de pied dans l'une des poubelles, qui vacilla mais resta debout. Elle recommença alors, accompagnant son geste d'un cri sauvage, puis recommença, encore et encore, frappant et criant de plus en plus fort. Son Ombre se déchaîna, et un hurlement s'échappa d'entre ses lèvres rougies par le sang. Elle renversa tout sur son passage, écrasant, détruisant, cognant, s'arrachant les cheveux, se jetant contre les murs, secouant la tête et gesticulant telle une possédée. Ses plaintes de fureur et de désespoir déchirèrent l'air vicié et résonnèrent de façon sinistre derrière les portes froides du local.

Dimanche 15 novembre – 17 h 13

*

T'es qu'un idiot, Joseph. Pourquoi donc te laisses-tu effrayer par quelque chose d'aussi inoffensif ? Ce n'est pas comme si tu avais vu un monstre, ou un terroriste. C'est un arbre. Un végétal immobile et dénué de la moindre volonté. Certes, cet arbre avait un aspect étrange. Ses longues et multiples

branches horizontales formant comme un éventail, son tronc noir recouvert de sève dégoulinante, et les circonvolutions de l'écorce qui donnaient l'impression qu'un visage y était incrusté... Mais ça ne signifie rien. Des tas d'arbres ont un aspect étrange, surtout en hiver. D'ailleurs il te semble bien que tu as vu cet arbre en photo un jour, c'est un type d'arbre particulier nommé... Ah, impossible de s'en souvenir ! Ça commence par un s... Peu importe. Tout le monde se fiche du nom de cet arbre. Et le fait qu'il se soit trouvé embusqué dans la petite rue déserte que tu dois emprunter pour aller travailler au restaurant ne peut en aucun cas signifier qu'il te poursuit. Dans ce cas, pourquoi as-tu l'impression que depuis quelques jours cet arbre te harcèle sans relâche ? Tu l'as vu en rêve, cette nuit. Il t'a attaqué dans le métro, pendant ton espèce d'absence, juste après avoir croisé le regard de l'homme... L'homme qui ressemblait comme deux gouttes d'eau au suspect des actualités. Le tueur de la rue André-Antoine ? Non, non, reprends-toi, Joseph ! Tout cela n'a pas de sens. Tu es fatigué, tu fais des cauchemars, tu mélanges tout. Les arbres ne poursuivent pas les gens et l'homme que tu as croisé n'a tué personne. L'arbre non plus, d'ailleurs. Cette femme piégée dans l'écorce qui essaie de t'attraper n'est qu'une vision de l'esprit, aucun rapport avec le meurtre de la crypte. Non, aucun rapport... Voilà, tu es arrivé au restaurant. Tu vas retrouver Éléonore. Ne pense plus à ce vilain arbre. Bon sang, mais quel était ce nom déjà ? Un sureau ? Un saule... ? Oh mon dieu, Éléonore, c'est bien elle !

À la vue de la superbe jeune femme, Joseph se tira aussitôt de ses réflexions et ne pensa plus ni à l'arbre ni à l'homme du métro. Pour l'heure.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

– Insultez-moi ! Traitez-moi de tous les noms ! Dites ce que vous avez sur le cœur, j'écoute ! Et je vous promets de ne pas vous faire arrêter, même si vous dites les pires choses imaginables.

Lomi demeura indécis une seconde, se demandant s'il s'agissait d'un piège, mais la tentation était trop forte et il ne put se retenir bien longtemps :

– Eh bien puisque vous me le demandez, sachez que vous êtes un parfait imbécile, grotesque et prétentieux, et sans doute le pire crétin que la police ait jamais compté, et que je ne mentirais pas en disant que tout le monde ici se demande comment un gros *con* tel que vous a pu se retrouver commissaire !

Lomi s'arrêta, tremblant à la fois de peur et de soulagement. À ses côtés, les deux agents s'étaient changés en statues, à l'exception de leurs yeux écarquillés qui allaient du commissaire à Lomi puis de Lomi au commissaire, attendant l'explosion imminente. Mais il n'y eut aucune explosion. Derspi ne remua pas un sourcil et joignit ses mains devant lui en hochant la tête.

– Bien. Lomi, je suis très heureux que vous ayez trouvé le courage de m'offrir vos pensées à mon égard, cela me touche beaucoup. Toutefois j'avoue que la vulgarité de votre langage me déçoit, j'aurais espéré quelque chose d'un peu plus raffiné... J'espère que votre mise à pied vous laissera le temps de réfléchir à la façon dont l'on peut user avec élégance de notre belle langue française, et en attendant je vous souhaite de bien vous reposer.

Lomi, sidéré par le calme du commissaire et furieux de constater que ses attaques restaient sans effet, sembla

bouillonner un instant, puis il se détourna en murmurant une série de nouvelles insultes, et sortit du bureau en claquant la porte. Le commissaire fit signe aux deux agents de le raccompagner chez lui tout en songeant que cette suspension allait encore générer tout un tas de formalités très ennuyeuses, puis il sursauta en entendant la voix du Pr Tubert émanant du haut-parleur toujours activé du téléphone :

– Sobre et efficace. Je te reconnais bien là, Hector.

– Ça alors, Henri ! J'avais oublié que tu étais resté en ligne !

– Ce n'est rien, j'ai beaucoup apprécié de te voir – ou plutôt de t'entendre – à l'œuvre.

– De toute façon, ce jeune homme enquiquinait tout le monde, il était temps qu'il prenne des vacances. Où en étions-nous ?

– Nous essayions de fixer un rendez-vous ; et pendant que tu organisais les vacances de ce Lomi, j'ai pensé que nous pourrions rendre visite à la jeune fille dont tu m'as parlé, Olympe Chevallier. Cela te donnerait une excuse pour te sauver du bureau et réclamer d'être seul.

– Voilà ce que j'appelle une excellente idée. Rejoins-moi au central, nous prendrons ma voiture.

Un quart d'heure plus tard, après maintes manœuvres compliquées destinées à éviter les journalistes dissimulés un peu partout, le commissaire Derspi et son ami le Pr Tubert roulaient en direction du XIII^e arrondissement.

– Alors comme ça, tu n'as rien trouvé à Pigalle ?

– Non, pas le moindre indice... Je m'en doutais un peu ; retrouver une personne dont je ne possède qu'une description très sommaire sans avoir d'adresse précise ne me laissait guère de chance.

– Tu es venu seul ?

– Oui.

– Peut-être qu'en emmenant un... magicien, cela t'aurait aidé. Vous auriez pu utiliser ses pouvoirs pour... je ne sais pas, faire de la télépathie ou quelque chose comme ça ?

– Oui, j'aurais pu demander à des magiciens de m'aider, mais ce n'est pas leur rôle et ils ont déjà beaucoup à faire à l'Institut. Les plus expérimentés d'entre eux doivent supporter de nombreuses responsabilités, surtout en mon absence, et il est hors de question que je demande à de jeunes élèves de me suivre dans une opération aussi dangereuse.

Derspi hoch la tête, réfléchissant. Puis il reprit d'un ton un peu sceptique :

– Dis-moi, Henri... Nous nous connaissons depuis longtemps – plus de dix ans, déjà – et j'ai pu suivre ton projet de rassembler des magiciens depuis sa genèse jusqu'à la création de l'Institut Evnôm. Toutefois je t'avoue que je ne comprends pas grand-chose à tout cela, et je me pose des questions concernant l'affaire Suo... Quand tu m'as demandé il y a neuf mois de t'aider à attraper ce qui semblait être un vampire, j'ai accepté aussitôt sans chercher plus loin. Il me paraissait évident de te confier ce cas à toi, un expert en magie et créatures de toutes sortes. Mais

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

toute son énergie dans la bataille comme il l'aurait fait en temps de guerre. Surpris et décontenancés par une hargne si soudaine, ses assaillants reculèrent et il gagna du terrain sur son objectif. La voix du professeur résonna quelque part :

– Derrière toi, Hector !

Le commissaire se retourna, trop tard : il vit le couteau de cuisine fendre l'air dans sa direction, droit vers sa poitrine, brillant comme un éclair d'argent dans la lumière clignotante, et n'eut pas le temps de se protéger ou d'esquiver l'attaque.

Le temps se ralentit, et le commissaire se fit alors cette réflexion : pourquoi le temps suspend-il toujours son cours dans ce genre de situation ? Est-ce une taquinerie de Dieu pour faire durer plus longtemps le calvaire et la panique du futur condamné ? Ou un simple phénomène psychique, le cœur qui s'arrête de battre, privant ainsi le cerveau d'oxygène, donnant cette curieuse impression de flottement ? Une façon de profiter une dernière fois de la vie avant qu'elle ne s'échappe ? Au fond, cela importait peu ; il était trop tard, désormais. Il avait perdu. Et ce fut presque avec amusement qu'Hector Derspi regarda son ami brandir le porte-manteau et l'abattre de toute sa puissance, les traits tordus par l'effort, sur la lame qui s'enfonça dans le bois peint, à quelques centimètres de sa poitrine. Le professeur s'écroula sur le sol et le commissaire mit quelques secondes à réaliser – et surtout à accepter –, le fait qu'il était toujours de ce monde. Il lui faudrait donc encore attendre avant de connaître ce fabuleux secret que renferme la Mort et qu'il était sur le point de découvrir, avant que son ami ne décide de façon tout à fait arbitraire de lui sauver la vie. Il ne reprit ses esprits que lorsque le professeur lui cria :

– Attrape-la, Hector ! Attrape Olympe !

L'image de la jeune fille lui revint, et Derspi recouvra toute sa lucidité. Sans plus se soucier du couteau qui avait manqué le transpercer, il lança un cri de guerre, prit appui sur une commode qui passait par là, et se projeta dans les airs en direction de la magicienne ensorcelée. Il tendit les bras vers elle, les referma autour de sa taille, et les deux corps furent précipités sur le sol. Le commissaire eut tout juste le temps de protéger la tête d'Olympe avant qu'ils ne s'écrasent sur la moquette jonchée de débris divers dans un bruit sourd. Pendant une seconde qui parut une éternité, cette action héroïque ne sembla avoir aucune incidence sur le chaos tournoyant qui dévastait les lieux. Puis tout prit fin d'un seul coup. Les objets retombèrent dans une pluie hétéroclite, les lumières cessèrent de clignoter, et un silence vertigineux s'installa en écrasant les dernières tentatives de rébellion de quelques bibelots révoltés, qui se turent et se firent tout petits sous son ombre menaçante. Le Pr Tubert accourut et fut le premier à déchirer le voile épais qui semblait avoir annihilé toute trace de son.

– Hector ! Tout va bien ?

– Moi ça va... enfin je crois... répondit le commissaire en se redressant prudemment, mais je n'ose pas m'avancer en ce qui concerne Olympe...

La jeune fille, la figure tachée de sang et le teint pâle, avait perdu connaissance. Le professeur se pencha sur elle et l'examina.

– Elle respire, son cœur bat vite mais rien d'alarmant... Elle a

subi un choc violent ; il va falloir surveiller cette blessure à la tête, et surtout déterminer les causes de cet accès de folie afin que de tels événements ne se reproduisent plus, sinon elle va devenir un danger pour elle-même autant que pour les autres !

– C'est le cas de le dire ! Jamais je n'avais vécu une situation aussi incroyable ! Que fait-on, maintenant ? demanda Derspi qui peinait à se remettre de ses émotions.

– Il va tout d'abord falloir la soigner et la mettre en sécurité. On ne peut cependant pas l'emmener à l'hôpital dans ces conditions... Je pourrais convoquer un magicien et lui demander de la téléporter jusqu'à l'Institut, mais dans son état ce serait trop risqué... Non, elle ne peut pas voyager pour l'instant, il faut trouver un endroit à proximité où elle soit isolée et sous bonne surveillance...

– Je peux l'emmener au commissariat, nous avons des cellules un peu à l'écart ; rien à voir avec le confort d'un centre de soins, mais elle y sera au calme. Je m'arrangerai pour faire interdire l'accès à son couloir et la surveiller moi-même si besoin.

– Ça fera l'affaire jusqu'à ce qu'elle se soit un peu rétablie ; je vais faire apporter des potions pour l'aider à guérir afin que nous puissions rejoindre Evnôm au plus vite. Bien entendu, il faudra prévenir ses parents et leur expliquer la situation...

– Tu vas leur dire la vérité ?

– Tout dépendra de leur caractère, mais je pense que oui, il vaut toujours mieux la leur dire. Pour l'heure nous avons une tâche plus urgente ; j'espère que ton statut de commissaire

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

– Je... je ne sais pas si j'ai très envie de nager, je suis fatiguée, tu sais...

– Tu resteras avec moi. On se reposera tous les deux dans l'eau. Ce sera très savoureux...

Un peu à contrecœur, elle se laissa entraîner vers le bassin miroitant. La descente était en pente douce, et l'eau tiède à la fois réconfortante et rafraîchissante. S'abandonnant entre les bras du garçon, elle s'allongea de tout son long en soulevant une petite vague autour d'elle. Ange l'enlaça et l'embrassa jusqu'à ce qu'elle se soit détendue, ses cheveux flottant de part et d'autre de son visage.

– J'ai créé un chant, pour toi. Voudrais-tu l'entendre ?

– Oh oui... Tu as une si belle voix...

Isabelle ouvrit de grands yeux et les plongea dans ceux d'Ange, qui se mit à chanter des paroles qu'elle ne parvenait pas à saisir mais qui résonnèrent dans ses oreilles et dans sa tête comme une musique. Une symphonie de subtiles vibrations qui emplirent tout son corps. Elle sentit que les moindres fibres de son être se relâchaient. Sa conscience s'éleva et ses sensations se décomposèrent en centaines de petites illuminations, de faisceaux lumineux qui chacun se braquait sur un petit détail sans rapport avec les autres, un détail minuscule, insignifiant, mais qui grossi par le faisceau de sa pensée déconstruite devenait titanique. La moindre de ses pensées explosait au contact de la mélodie envoûtante, au point qu'elle ne se rendit pas compte que l'eau recouvrait à présent son visage. Elle n'avait d'ailleurs plus conscience d'être dans une piscine, ni dans une

salle de bains, ni même où que ce soit. La seule chose qui existait désormais était ce chant sublime et cet être aux immenses yeux verts semblables à deux joyaux irradiants, à la chevelure d'or fin, aux grandes ailes d'émeraude à présent déployées, et dont la bouche s'étirait, s'étirait, et s'étirait encore en un sourire radieux plein de petites dents acérées. Comme si sa bouche prenait toute la largeur de son visage, un visage qui n'avait d'ailleurs plus rien d'humain mais dont la beauté dépassait celle de n'importe quelle chose sur Terre.

Un ange... songea-t-elle juste avant de sombrer dans les profondeurs de la mort.

Lundi 16 novembre – 00 h 37

VII

Comme une bonne majorité de la population, Alice avait horreur du lundi. Cet abject lundi, qui non content d'annoncer la reprise d'une affligeante semaine de cours, débutait à 8 heures tapantes. Devoir se lever en plein automne dans le froid et la nuit pour aller au collège, Alice ne le supportait qu'au prix de nombreuses protestations que son frère avait depuis longtemps renoncé à faire taire. Pourtant, en ce lundi 16 novembre – journée à première vue on ne peut plus détestable – un miracle se produisit : Alice Sycomore était de bonne humeur. Ce phénomène extraordinaire possédait en réalité une raison très simple : il ne faisait aucun doute que les médias avaient dû diffuser pendant tout le week-end des reportages sur le meurtre de la rue André-Antoine, qu'elle avait tout de même été la première à découvrir, ou tout du moins à soupçonner ! En dépit du fait qu'Alice n'avait pas vu les reportages en question, trop occupée à se disputer avec son frère, dialoguer avec Jéricho et s'enfuir de la maison, elle ne doutait pas une seconde de la répercussion de l'incident, et par là même de son triomphe absolu. Mais une ombre demeurait au tableau : de façon inexplicable, Pacôme avait rechigné à la laisser quitter l'appartement ce matin. Pire que cela, il lui avait proposé de lui écrire un mot justifiant son absence, en prétextant une grippe ! Alice promit qu'elle n'essaierait plus de s'enfuir, ce qui n'avait pas semblé le rassurer puisqu'il paraissait au comble de l'inquiétude en la regardant prendre son sac et franchir la porte... En passant devant la rue André-Antoine, l'adolescente ne put s'empêcher de jeter un coup d'œil aux rubans jaunes de la police.

Ils ne devraient pas tarder à s'en aller, ils sont là depuis plusieurs jours, leur équipe aura bientôt terminé de relever les

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

soit elle qui se retrouve face à un tel dilemme. Elle avait toujours respecté les règles, s'était montrée polie en toutes circonstances, n'avait jamais fait de mal à personne, récitait sa prière tous les soirs, obtenait de bonnes notes... Et voilà qu'on lui demandait de trahir son amie ou de mentir à l'autorité, deux choses qui la faisaient frémir. D'un côté, si elle révélait ce qu'elle savait au proviseur, son amie ne voudrait jamais plus lui adresser la parole... D'un autre côté, pouvait-on encore penser qu'Alice était son amie après ce que cette dernière avait fait à l'orchidée de sa mère ? Et cette façon de venir lui reparler de cette macabre histoire de meurtre sans même s'excuser, alors qu'elle savait bien que ce sujet la mettait mal à l'aise... ! Ce n'était pas une façon de se comporter. Et si elle s'avérait victime de violences... ? Barbara décida de confier au proviseur ce qu'elle savait. Après tout, elle ne le faisait que dans l'intérêt d'Alice.

– Ces derniers temps, Alice a passé beaucoup de temps chez moi. Toute la matinée du samedi d'abord, en parlant d'une dispute avec son frère la veille au soir avant de m'expliquer qu'il avait quitté l'appartement en la laissant toute seule la nuit entière. Elle m'a aussi parlé de son impression qu'il lui cachait des choses, ainsi que de... du fait qu'elle entendait une sorte de voix dans sa tête... Et puis elle est revenue le lendemain, mais cette fois ma mère ne l'a pas laissée entrer.

– Pour quelle raison votre mère a-t-elle réagi ainsi ?

– Elle était furieuse parce que samedi matin Alice a détruit un objet de grande valeur juste avant de partir...

– L'a-t-elle fait exprès ?

– Je ne sais pas, je ne me trouvais pas dans la pièce quand ça s'est produit, mais ça ne ressemblait pas du tout à un accident...

– Quel genre d'objet était-ce ?

– Une orchidée très rare et très fragile. J'étais allée répondre au téléphone et lorsque je suis revenue, Alice avait disparu et l'orchidée semblait... carbonisée... Nous n'avons pas eu l'occasion d'en parler depuis.

– Je vois... C'est tout ?

– Oui...

– Barbara, je vous remercie beaucoup d'avoir accepté de m'en parler. Je sais que c'est une situation inconfortable pour vous, mais grâce à votre aide j'ai bon espoir que tout s'arrange. Votre amie vous en sera reconnaissante. Vous pouvez disposer, à présent.

Lorsque l'adolescente eut franchi la porte du bureau et que ses pas se furent éloignés dans le couloir, M. Panot resta immobile une bonne minute, fixant la grande croix accrochée au mur en face de lui. Il se sentait coupable d'avoir ainsi soutiré des informations à cette jeune fille si charmante qu'était Barbara Marcia. Jamais il ne se serait permis de faire subir un tel interrogatoire à un élève en temps normal, mais un terrible pressentiment enflait en lui à mesure qu'il s'apercevait que ses soupçons se confirmaient. Les preuves devenaient trop accablantes pour qu'il ne réagisse pas. Le proviseur décrocha son téléphone, hésita encore une ultime seconde, puis composa un numéro et attendit avec angoisse. Enfin, une voix lui répondit

dans le combiné et il s'éclaircit la gorge :

– Bonjour, M. Panot à l'appareil... Je vous appelle car je pense que l'une de mes élèves subit de mauvais traitements chez elle, et cela s'en ressent de plus en plus sur sa scolarité ; je me demandais donc s'il serait possible de contacter une assistante sociale, pour vérifier ce qu'il en est...

*

Olympe flottait dans les airs comme un fantôme, le corps aussi pâle qu'une morte, les yeux grands ouverts. Devant elle, le commissaire se débattait contre l'armée d'objets qui lui interdisaient le passage, et ne voyait pas le couteau qui s'apprêtait à le transpercer.

– Hector, attention ! hurla le Pr Tubert.

Mais son ami n'entendait pas, et le couteau déchira l'air. Le professeur se jeta en avant, trébucha, tomba à genoux. Le temps qu'il se relève, le couteau avait achevé sa course, et le commissaire tombait lui aussi, le manche dépassant de sa chemise qui se colorait de sang.

– Nooon !

– Professeur !

– Hector !!

– Professeur, tout va bien, calmez-vous ! Vous étiez en train de rêver.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

serrait un sac en bandoulière sur ses genoux, le manipulant avec précaution comme si celui-ci contenait quelque chose de fragile. Joseph remarqua un bandage à sa main gauche, qui dépassait de sa manche. Immobile, il se sentit petit à petit envahi par une angoisse froide et rampante.

De son côté, Pacôme ne se doutait pas qu'on le dévisageait car il s'appliquait à ne croiser le regard de personne. Sortir en pleine heure de pointe alors que tout Paris ne parlait que du meurtre de la crypte et des images de lui qui circulaient constituait un énorme risque. Mais après le départ de Mlle Duchamp, Alice et lui étaient convenus de tout faire pour améliorer la situation de la famille – et peut importait si ça faisait « vrai ou faux ». Or la priorité parmi toutes les autres était de ramener un peu d'argent. Pour ce faire, il n'existait pas trente-six solutions : soit il agressait quelqu'un, soit il braquait une banque, soit il vendait un reptile. Le choix avait été vite fait, et sous la pression du harcèlement continu de sa sœur, Pacôme avait consacré le reste de l'après-midi à fouiller les moindres recoins du Web jusqu'à dénicher et convaincre un client de lui acheter un serpent. Cette solution ne lui convenait pas du tout car ledit acheteur ne lui paraissait guère sérieux et peu expérimenté, mais il avait tout de même installé l'un des jeunes pythons royaux de la dernière portée dans une boîte de transport placée dans un sac, avant de se mettre en route vers le domicile de son client, à la station Jaurès. Cette position de vulnérabilité l'inquiétait au plus haut point. *Concentre-toi sur autre chose*, se dit-il avant de réfléchir à la façon d'expliquer au futur acquéreur qu'un python n'est pas un jouet ni un ornement. Il discourait intérieurement sur la dignité animale lorsqu'il sentit la désagréable sensation d'un regard peser sur lui. Lorsqu'il releva la tête, ses yeux rencontrèrent ceux d'un autre jeune homme. Son sang ne fit

qu'un tour lorsqu'il reconnut le blond aux cheveux longs croisé le samedi précédent, sur cette même ligne. Il se souvenait très bien de ce garçon, qui l'avait déjà fixé avec insistance lors de leur première rencontre, au point qu'il avait dû lui signifier que sa conduite lui déplaisait. Et voilà qu'il réapparaissait ! Cette fois-ci la peur émanait de lui, comme chez la jeune fille témoin du meurtre. Le garçon détourna la tête alors que Pacôme le transperçait du regard.

Oh non, oh non, oh non, oh non... ! voilà tout ce que Joseph parvenait à penser. Le tueur l'avait reconnu. Terrifié, il se força à respirer calmement et n'avoir l'air de rien, mais la tentation fut bientôt trop forte ; il tourna la tête et établit un franc contact visuel avec l'assassin. Ils se dévisagèrent tout deux pendant quelques secondes, puis Joseph baissa de nouveau les yeux en réfléchissant à toute vitesse. Que faire ? A priori, l'homme ne s'en prendrait pas à lui devant tout le monde. Tant qu'il se trouvait dans le train, il serait en sécurité. Mais lorsqu'il en descendrait ? Joseph jeta un coup d'œil aux stations et accusa un frisson de soulagement en constatant que Jaurès se trouvait avant Philippe-Auguste, sa station. Le tueur serait donc obligé de quitter le train avant lui... Mais, une petite seconde... ? Comment savait-il que le tueur descendait à Jaurès ? Cette prise de conscience étonna tant Joseph qu'il en oublia sa peur pendant un instant. Comment avait-il pu *connaître* sa destination ?

Pacôme sentit son cœur s'accélérer. La station Jaurès se rapprochait, mais désormais un problème plus urgent que son client venait de se présenter. Ce garçon l'avait reconnu, il *savait*. Il s'agissait à présent de savoir quoi faire de cet embarrassant état de fait. S'il le laissait s'en tirer comme ça, ce nouveau témoin allait sans doute tout raconter à la police et leur faire une

description précise de lui... Depuis combien de temps était-il dans ce wagon ? Depuis quand l'observait-il ? Avait-il déjà prévenu quelqu'un ? Il ne fallait pas le laisser s'échapper.

Le train s'arrêta à Jaurès, ouvrit ses portes, fit retentir l'alarme, referma ses portes, puis redémarra. Et Joseph comprit que son esprit lui avait joué un tour : le tueur n'avait pas bougé. Qu'y avait-il dans son sac ? Des armes ? Des membres humains ? Des organes ? Comment allait-il lui échapper ? Le jeune homme s'efforça de réfléchir avec calme, bien que son cerveau rendu fou par la peur refuse de se montrer aussi performant qu'à l'accoutumée. En désespoir de cause, il regarda de nouveau les stations, espérant une quelconque révélation. À sa grande surprise, la révélation lui vint : Ménilmontant. L'assassin avait subi un terrible accident sur le boulevard du même nom, il devait en conserver des séquelles et de très mauvais souvenirs. Si Joseph descendait à cette station, le tueur renoncerait peut-être à le suivre, craignant une nouvelle catastrophe... Cette solution ne payait pas de mine, mais aucune autre n'avait daigné éclairer son esprit affolé.

Pacôme prit sa décision. Tant pis pour la vente du python – après tout cela valait mieux, il préférerait ne pas confier son serpent à quelqu'un qui n'en avait en réalité rien à faire et qui s'en débarrasserait sitôt qu'il aurait fini de frimer avec la bête devant ses amis –, il lui fallait garder ce blondinet à l'œil et s'arranger pour qu'il ne parle pas. Pendant encore quelques stations sa proie ne bougea pas, se contentant de dégager une odeur de terreur de plus en plus forte, de plus en plus excitante, à vous donner envie de vous jeter dessus. Pacôme dilata ses narines et souffla, ses muscles déjà tendus, prêt à bondir. Soudain sa cible se leva et fonça vers la sortie, bousculant

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

– Non... Pas en rapport avec cette affaire en tout cas, je ne suis guère plus avancé que toi. Je m'inquiète pour Olympe. Je comprends très bien que sa mère ait tenu à passer la semaine avec elle avant de la laisser rejoindre l'Institut, mais il peut se passer tant de choses en quelques jours ! Qui sait ce qui pourrait survenir d'ici là ?

– Tu m'as pourtant affirmé les avoir toutes deux laissées sous la garde d'un ange, non ?

– Oh, je ne doute pas que Kelly saura veiller sur elles, mais c'est autre chose qui m'inquiète...

Le professeur laissa sa phrase en suspens. Le commissaire n'insista pas, comprenant que son ami prenait le temps de décider s'il souhaitait ou non continuer. Après réflexion, le professeur se confia :

– Il y a quelques mois, j'étais en voyage en Andalousie afin de rencontrer le directeur d'une autre école de magie dans l'espoir de créer des liens. Au cours de ce séjour, j'ai pris la liberté de visiter un peu la région et je me suis rendu à Gibraltar. Là-bas j'ai eu l'occasion d'explorer Saint Michael's Cave, une grotte très profonde accessible aux touristes. C'est un lieu somptueux, qui s'enfonce très loin dans la montagne dans de vastes paysages de stalactites et stalagmites. Une salle de concert y a même été aménagée, et des orchestres s'y rassemblent pour jouer au cœur de la roche. C'est un spectacle qu'on n'oublie pas, mais ce jour-là j'ai perçu autre chose que la musique... Des ondes très particulières planaient dans cette salle, aussi suis-je resté longtemps après que les musiciens eurent quitté les lieux afin d'étudier ce phénomène. Je me suis si bien laissé captiver que la

nuit a fini par tomber sans que je m'en rende compte et que la caverne a fermé, alors que je me trouvais toujours à l'intérieur ! Lorsque j'ai entendu des gens descendre vers la salle de concert, j'ai pensé qu'il s'agissait de touristes... Un mauvais pressentiment m'a toutefois incité à me cacher dans le fond de la salle, en haut des gradins. J'ai alors assisté à un nouveau spectacle, mais ô combien terrible, celui-ci : il s'agissait d'un autre groupe de musiciens, ils portaient chacun un instrument et une partition, mais ils étaient tous vêtus de capes noires, la capuche rabattue sur la tête, leurs visages dissimulés par des masques en forme de têtes de mort avec un symbole musical gravé sur le front, un différent pour chaque membre.

– Tout cela commence à devenir inquiétant...

– Tu n'as encore rien entendu, Hector. Seule une personne ne possédait pas cet étrange déguisement : une jeune femme vêtue d'une chemise blanche que j'ai tout de suite reconnue comme celle dont les patients d'hôpitaux psychiatriques sont souvent vêtus. Son comportement a d'ailleurs confirmé mes souvenirs ; elle prononçait des paroles incompréhensibles, s'agitait, gémissait, faisait de grands gestes bizarres... Les membres de la secte l'ont traitée sans ménagement, jetée à terre, frappée, ignorant ses cris de détresse. C'était une vision insupportable pour moi qui ai travaillé pendant des années auprès de ce genre de patients, à l'époque où j'exerçais en tant que psychiatre, et j'ai remarqué qu'elle portait des cicatrices plus anciennes, signe qu'elle avait déjà subi cela auparavant. Je me suis retenu d'intervenir car je n'aurais rien pu faire tout seul, et j'ai continué d'observer. Les musiciens se sont installés et ont commencé à jouer une symphonie de Mozart avec, je dois bien l'admettre, une maîtrise admirable. La malade criait toujours, alors l'un des

membres l'a fouettée avec une ceinture. À l'écart se tenait l'homme qui semblait être le chef du groupe, mais je n'ai pas vu grand-chose de lui car il me tournait le dos.

– N'as-tu pas remarqué une quelconque particularité dans son attitude ?

– Il avait l'air impassible et se tenait parfaitement immobile, comme s'il attendait... L'orchestre a commencé à jouer de plus en plus fort, de plus en plus vite, et les notes résonnaient avec une telle force qu'elles emplissaient la grotte et qu'on avait presque l'impression de les voir se matérialiser en un feu d'artifice, je n'avais jamais entendu une telle chose. Sur leur chaise, les musiciens paraissaient sous l'emprise d'une sorte de transe, leur corps tout entier vibrait avec leur instrument au point que je commençais à me demander si c'étaient les premiers qui jouaient des seconds ou bien l'inverse. Au milieu de cette folie, les trois membres qui ne faisaient pas partie de l'orchestre et qui s'occupaient de frapper la malade ont suivi l'accélération du rythme et se sont mis à cogner et fouetter de plus en plus fort.

Le professeur secoua la tête, révolté par ce souvenir, avant de reprendre :

– Ils ont adressé des insultes à leur victime, et j'ai découvert qu'ils parlaient allemand. Le sang coulait le long de la chemise blanche, et j'ai bien cru qu'ils allaient tuer cette pauvre femme sur place ! Je ne comprenais plus rien à ce que tout cela signifiait ; pourquoi perpétrer ces tortures en musique ? Et soudain il y a eu un changement dans l'atmosphère, quelque chose d'infime, mais j'ai remarqué que le chef du groupe l'avait ressenti en même temps que moi car il s'est tendu, puis a fait

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

et te fait chanter en t'obligeant à élever un bébé python. Ça aurait pu être bien pire ! Il aurait pu te tuer, te mutiler, attaquer ta famille, brûler ton appartement ! Tu t'en tires quand même bien au bout du compte, tu devrais remercier le Ciel de t'avoir épargné, au lieu de te plaindre. Voilà. À présent, le troisième point : pour une raison mystérieuse, tu as assisté à la scène du meurtre par le biais de ton esprit. Mais qui te dit que c'est ainsi que ça s'est produit ? Il est plus probable que tu aies fantasmé cette scène, sous l'effet de la peur. Rien ne prouve que tu aies lu dans les souvenirs de l'assassin, cesse donc de t'égarer dans des lubies surnaturelles ! Bon. Maintenant il faut songer aux solutions. Premièrement : tu vas consulter un médecin pour tes hallucinations, tu aurais dû le faire depuis longtemps. Un professionnel qui saura quoi faire et pourra peut-être même te fournir l'explication freudienne de tes rêves afin de te libérer de leur emprise. Deuxièmement : tu vas aller dans ce magasin que t'a conseillé le meurtrier et tu vas prendre soin de son serpent en attendant qu'il se fasse arrêter, ce qui ne devrait plus trop tarder, on l'espère tous. Troisièmement : tu vas oublier ce que tu as vu dans ta tête hier soir et éradiquer l'image de cette mendicante de ton cerveau. Tu es un étudiant en licence d'anglais, pas un justicier ! Tu te fiches de cette mendicante, tu ne la connaissais même pas. Tout comme tu te fiches du nom de cet arbre, le sycomore... Mais oui ! Le sycomore !

... Très bien. Et après ? Cet arbre s'appelle un sycomore. Voilà qui te fait une belle jambe !

Joseph secoua la tête avec un soupir et se concentra sur sa feuille de révisions. Il avait un partiel dans une heure, il n'était plus temps de tergiverser. Qu'ils aillent se faire foutre, les tueurs,

les victimes, et tous les sycomores de la planète !

*

Lorsque la sonnerie annonça la fin des cours à 15 h 50, Alice se rua hors du collège sans même attendre Barbara et fonça jusqu'à la place Pigalle, où se trouvait un kiosque qu'elle avait remarqué la veille sans songer à s'y arrêter. Elle avait une course importante à faire, ou plutôt une séance bibliothèque ; n'ayant pas d'argent, elle se contenterait de lire les pages qui l'intéressaient avant de repartir. Repérant l'étalage des journaux, l'adolescente en saisit un avec impatience. Les images du meurtre ne faisaient plus la une mais plusieurs articles y étaient encore consacrés dans les pages intérieures. Enfin, les photographies dont elle rêvait se présentèrent à elle... et Alice fut un peu déçue. La plupart des clichés avaient été censurés car jugés trop choquants et seules deux photos revenaient sans cesse, l'une montrant les morsures dans le cou de la victime, et l'autre des griffures spectaculaires sur le côté de la poitrine qui n'avait pas été ouvert. Quant aux images du meurtrier, elles étaient de si mauvaise qualité qu'on ne reconnaissait rien à part un homme qui courait et une espèce de chose qui devait être le défunt chien policier. Néanmoins Alice se délecta de ces images pendant de longues minutes et sentit Jéricho frissonner de plaisir. Une autre sensation, très singulière celle-ci, éveilla sa curiosité sans qu'elle parvienne à l'identifier. En tout cas cette affaire s'avérait d'une importance insoupçonnée. Quel genre de personne – ou plutôt de bête – pouvait infliger de tels sévices ? Elle scruta les médiocres images de l'assassin en fuite, cherchant un détail qui pourrait l'éclairer, mais rien de notable ne lui apparut. Elle se souvint soudain de la visite annoncée de Mlle

Duchamp et s'empressa de reposer tous les journaux et magazines pour filer vers la rue Frochot, sous le regard intrigué et suspicieux du commerçant.

*

– Pourquoi me regardez-vous comme ça ? À voir votre expression on dirait que je suis une extraterrestre !

– Vous ne correspondez pas à l'image que je me faisais d'une assistante sociale, c'est tout.

– Notre profession a toujours souffert des clichés. Les gens ont tendance à oublier que notre travail est avant tout de leur venir en aide, et pas de nous insinuer dans leur vie privée...

Cette dernière phrase fit hausser les sourcils à Pacôme en une mimique sceptique qu'il ne put réprimer. Mademoiselle Duchamp s'était présentée à 15 h 50 précises, une seconde à peine après qu'il avait chassé le dernier cafard de la cuisine. Ils étaient installés depuis un bon quart d'heure dans le salon et la jeune femme semblait très à l'aise tandis que Pacôme était au supplice. Faire la conversation était un domaine dans lequel il était loin d'exceller, surtout lorsque l'interlocuteur n'attendait que l'instant fatal où il ferait un faux pas, révélerait une information compromettante ou dévoilerait une faiblesse pour saisir l'occasion de le prendre au piège. La demoiselle n'avait que très peu observé les lieux et concentrait son regard espiègle et avide de preuves accablantes sur Pacôme, qui comprit qu'il avait intérêt à faire bonne impression et à se montrer courtois.

– Je vous sers quelque chose ? proposa-t-il d'une voix qu'il

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

– Ne fais pas semblant de ne pas comprendre, tu sais très bien ce que je veux dire, et si jamais tu t'avises de lui toucher ne serait-ce qu'un cheveu je te démolis, c'est clair ?

– Je ne comprends absolument pas...

Joseph ne lui laissa pas le temps de terminer sa phrase ; d'un geste furieux, il envoya valser tout ce qui se trouvait devant lui. Les verres disposés avec soin volèrent et éclatèrent jusque sur la table voisine dont les occupants poussèrent de grands cris. Stupéfait, le client ouvrit la bouche sans prononcer un mot tandis qu'Éléonore s'exclamait :

– Mais enfin, Joseph, t'es devenu fou !

L'expression déformée par la colère, Joseph hurla :

– T'as compris, sale psychopathe ?! Tu ne la touches pas ! Je ne te laisserai pas la taillader ni lui faire le moindre mal comme ce que t'as fait avec toutes les autres !

S'agissait-il d'une ruse de ce général Durand pour le pousser à prendre sa décision plus vite ? Impossible à dire, mais si cette hypothèse venait à se vérifier, c'était très déplacé de sa part. Car en criant à toute l'assemblée qu'il était un affreux tortionnaire de jeunes femmes – ce qui était d'ailleurs la stricte vérité – ce serveur hystérique compromettait Ange de manière sérieuse. Comment savait-il ? L'avait-il lui aussi suivi pendant une semaine, en compagnie du directeur de ce fameux Dragon Rouge ? Avait-il décelé dans ses yeux quelque chose de malsain ? Ange d'Orypan, ce génie du crime, se serait-il trahi aux yeux d'un humain stupide sans s'en rendre compte... ?

Impensable ! Il était trop intelligent pour avoir commis une erreur. Pourtant quelque chose avait bien dû se produire qui avait alarmé ce garçon... Quoi qu'il en soit, il était trop tard pour réfléchir aux causes de l'incident, car il fallait maintenant sauver l'honneur si cela était encore possible après de telles accusations publiques. Alerté par le bruit, tout le personnel du restaurant avait accouru et une femme se détacha du groupe :

– Joseph ! Mais qu'est-ce qui te prend ?!

– *Lui !* s'égosilla le serveur. Cet ignoble monstre veut faire du mal à Éléonore !

– Tu as perdu la tête ! C'est un *client* !

– Eh bien je veux qu'il sorte ! Et qu'il ne remette plus jamais les pieds ici ! Qu'il ne revienne même plus dans ce quartier, même plus dans cette ville !

Plusieurs personnes avaient saisi Joseph et tentaient tant bien que mal de l'immobiliser et de le faire reculer tandis que celui-ci faisait mine de se jeter sur Ange pour l'étrangler, ou bien lui casser la table sur la tête. Tout le monde criait, s'indignait, les voisins ramassaient leurs affaires pour quitter les lieux, et Ange jugea qu'il serait judicieux pour lui de faire de même. Il croisa le regard de Galatée, qui plaqua une main sur sa bouche, les larmes aux yeux. Il voulut l'appeler, la retenir, mais se sentant trop humiliée par cette scène, la Beauté s'enfuit sans qu'il puisse la rattraper. Furieux, Ange se leva et repoussa la main qui se posait sur son bras, celle de la femme qui avait interpellé le serveur et semblait être la directrice :

– Monsieur, ne partez pas, c'est une terrible méprise ! Je suis désolée de l'attitude de mon fils, je ne sais pas ce qui lui prend...

– Eh bien moi je sais ce qui *me* prend ! C'est l'envie de partir et de suivre le précieux conseil de votre dégénéré de fils, à savoir de ne plus remettre les pieds ici ! Jamais encore on ne m'avait parlé sur ce ton !

Et sans se soucier des supplications de la gérante, Ange quitta le restaurant à grands pas, partagé entre la fureur et la frayeur.

Quelques minutes plus tard, remis de son accès de folie, Joseph se retrouva assis sur une chaise dans une arrière-salle isolée du restaurant. Sa mère, en revanche, ne parvenait plus à se calmer :

– Je n'arrive pas à croire la honte que tu nous as fait subir ! Devant tous les clients ! Hurler comme ça, jeter les verres à travers la pièce ! C'est une chance que personne n'ait été blessé ! Tu te rends compte des conséquences que va avoir ton acte, au moins ?! De la réputation exécrationnelle que va maintenant traîner notre établissement par ta faute ? Plus personne ne va vouloir venir manger ici ! Tout Paris va être au courant, nous allons être ruinés ! Ce restaurant c'est notre gagne-pain, Joseph ! Il nous permet de vivre convenablement depuis que ton père est au chômage, de payer le loyer, la nourriture, tes études et celles de Claire, et toi tu...

Elle s'interrompit soudain au milieu de sa phrase dans un hoquet, ses yeux se mouillèrent, elle porta la main à son visage et se mit à pleurer. Son mari, qui avait accouru de chez lui en apprenant l'incident par un appel d'Éléonore, la prit dans ses

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

IX

Ange avait beau se remémorer chaque instant, chaque détail de la soirée depuis son entrée dans le restaurant jusqu'à sa sortie prématurée, il ne voyait rien ni dans son attitude, ni dans ses paroles, ni dans ses actions qui ait pu le trahir. Après s'être torturé l'esprit pendant toute la nuit, deux options pouvant expliquer l'incompréhensible fiasco de sa partie de chasse se présentèrent à lui : la première concernait ce général Durand dont les révélations l'avaient déstabilisé, peut-être au point de lui faire perdre sa maîtrise et sa discrétion ; ou bien le général avait-il parlé trop fort et été entendu par le serveur ; il était aussi possible qu'il ait payé ce même serveur pour faire un scandale. La seconde option résidait dans le fait que ledit serveur était un malade souffrant de jalousie paranoïaque, et qu'il n'avait pu supporter de le voir séduire sa collègue... En tout cas c'était une cruelle déconfiture que l'on avait infligée à Ange d'Orypan, lui qui n'avait pas l'habitude de voir échouer ses projets. Il s'était accoutumé depuis quelques années à contrôler la situation, à ce que tout le monde se mette à son service dès qu'il claquait des doigts, et à ce que les choses se déroulent dans l'ordre, comme il l'avait prévu et de manière bien réglée. C'était essentiel pour qu'il puisse continuer à mener sans heurts sa vie de prédateur distingué. Et voilà qu'en une même soirée, deux individus osaient lui faire face, lui parler de son secret le mieux gardé, lui mettre des bâtons dans les roues et le menacer en l'injuriant ! C'était du jamais vu ! Et maintenant le siroy en était réduit à émerger de sa deuxième nuit blanche de suite, le teint pâle, les yeux cernés, la mine découragée. Affligeant. Mais comment aurait-il pu se sentir serein après les événements de la veille ? Outre le fait que son chef-d'œuvre ultime lui avait filé sous le

nez – mais il la retrouverait, oh ça oui – les paroles du général l'avaient bouleversé. La perspective de rencontrer d'autres prédateurs, peut-être même d'autres artistes, lui donnait des ailes. Ange avait toujours su qu'il n'était pas seul, et rêvait de ce jour où il ferait enfin connaissance avec l'un de ses semblables. Cette vision planait dans son esprit comme un songe merveilleux, une prédiction magnifique. Certes, le directeur du Dragon Rouge avait bien précisé que l'école ne comportait pas encore de sirène, mais l'idée de discuter avec d'autres créatures ne lui déplaisait pas. Seul demeurait cet inconvénient : rejoindre le Dragon Rouge lui imposait de quitter son foyer, d'abandonner sa vie bien construite et de tirer un trait sur les proies qu'il avait en vue... Cela n'allait pas du tout de soi.

Ange soupira, faisant jaillir un flot de petites bulles par ses ouïes, puis déroula son corps sinueux lové sur lui-même. Il s'étira dans les profondeurs de sa piscine cristalline, arquant sa longue queue aux écailles d'émeraude, déployant au maximum ses nageoires scintillantes, bâillant avec une paresse superbe et faisant craquer quelques os engourdis, puis il s'éleva en spirale jusqu'à la surface. Se hissant sur le rebord, il cligna des yeux, souffla, et claqua des mâchoires. L'odeur d'Isabelle imprégnait encore l'eau dans laquelle il l'avait noyée, excitant ses sens. Mais le repas qu'elle lui avait fourni avait été assez copieux pour lui épargner encore quelque temps la sensation de faim, cette faim dévorante qui lui sommait de se faire toujours plus charmant, toujours plus élégant, toujours plus séducteur afin d'attirer la nourriture dans son repaire. Se complaisant dans l'oisiveté, Ange s'allongea sur le sol velouté et s'y roula une bonne minute en ondulant, avant de se redresser. Pour bien se réveiller après cette interminable nuit de questionnements et d'interrogations existentielles, il fit claquer sa nageoire caudale

avec fougue, s'ébroua, et se décida à reprendre forme humaine. Cela fait, il se mit debout, vacillant un peu sur ses jambes les premières secondes comme à chaque fois qu'il ne s'en était pas servi depuis longtemps, et se dirigea vers les immenses coraux qui se dressaient à l'autre bout de la pièce. Les repoussant sur les côtés, il les fit glisser dans le mécanisme caché auquel ils étaient reliés et découvrit ainsi une porte secrète donnant sur un escalier en colimaçon qui l'amena à l'étage supérieur, son véritable appartement qu'aucune de ses victimes ne visiterait jamais. Après son passage, la barrière de corail se referma automatiquement derrière lui.

Mercredi 18 novembre – 6 h 08

*

Jéricho ?

Comment supporter l'indifférence des autres ? L'indifférence ? Il est facile de s'en accommoder. Il suffit d'en faire preuve à son tour. Chacun ignore l'autre. On se fond dans la masse, on glisse, on se faufile tel un chat... Tel un fantôme... On profite du silence. De la solitude. L'indifférence repose. L'indifférence laisse libre. L'indifférence protège.

Mais comment supporter le mépris ? Comment supporter l'animosité des autres ? Lorsqu'ils vous regardent, vous fixent. Ils vous observent, et leurs yeux sont pleins de ce mépris et de cette animosité qui font mal, qui tuent... Leurs mines hypocrites, leurs regards troubles, leur haine. Comment le supporter ? Que pensent-ils de moi... ? Celle-là derrière, qui me voit sans que moi je puisse la voir, cette lâche qui m'observe

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

– Pourquoi as-tu fait ça, Joseph ? demanda-t-elle d'un air consterné en le fixant droit dans les yeux, ce qui le mit très mal à l'aise.

– J'ai... j'ai été saisi d'un pressentiment...

– Me concernant ?

– Oui.

– Il ne se passait rien d'anormal !

– C'était ce type, dont tu prenais la commande...

– Oui, j'ai remarqué que sa tête ne te revenait pas, l'interrompit-elle d'un ton cassant.

– Ce n'est pas ça, mais... c'est son regard. Tu ne pouvais pas t'en rendre compte, il te dévisageait d'une façon inquiétante. Ça se voyait qu'il avait de mauvaises intentions.

– Qu'est-ce que tu en sais, tu ne le connais même pas !

Joseph serra les dents. Il était très agaçant d'entendre tout le monde refuser de le croire et s'entêter à se mettre dans le camp du tortionnaire. D'un autre côté, il ne pouvait nier que les propos qu'il tenait ne se basaient sur aucune preuve tangible, et cela le rendait honteux. Éléonore remarqua son trouble :

– Je comprends que tu t'inquiètes pour moi, Joseph, et moi aussi je m'inquiète pour toi... Seulement je suis assez grande pour gérer moi-même d'éventuels courtisans. J'en rencontre souvent, et j'ai conscience que mon physique les attire, ce qui ne

m'empêche pas de me défendre et de remettre à leur place ceux qui en ont besoin !

– Éléonore, ce que je vais te dire va te paraître très bizarre, mais il faut que tu me croies : il y avait quelque chose de malsain qui émanait de ce type. Je te jure, il avait l'air dangereux, et si jamais il revient au restaurant, tu dois me promettre de ne pas lui parler et surtout de ne pas accepter s'il te propose de t'emmener quelque part ou d'aller chez lui. C'est important.

Éléonore écouta ces conseils avec une expression sceptique, et sa réponse fut tout à fait inattendue :

– Moi j'ai trouvé ce jeune homme charmant, et j'ai été choquée de la façon odieuse dont tu as osé le traiter et l'humilier devant tout le monde ! Non mais pour qui te prends-tu ?

– Quoi... ? Mais enfin Éléonore, t'as écouté ce que je viens de te dire ?

– Oui, et ça me déçoit énormément ! Je pensais que tu étais différent des autres hommes, que tu étais quelqu'un de doux et de gentil, mais je m'aperçois qu'en fait tu n'es qu'un jaloux obsessionnel et égocentrique !

– Mais... commença Joseph, décontenancé par une si vive colère et blessé par ces paroles.

– Ce jeune homme n'était pas du tout dangereux, et encore moins pervers ! Au contraire, il y avait une sensibilité rare dans sa façon de parler, et ce que tu considères comme un regard « inquiétant » était le regard le plus adorable que j'aie jamais

croisé ! Il paraissait si bouleversé quand tu t'en es pris à lui, on voyait qu'il ne savait pas comment réagir, c'était affreux !

N'en croyant pas ses oreilles, Joseph l'écouta prendre la défense du monstre avec une ardeur pleine d'émotion – pleine *d'amour* ! – et fut affligé de voir ses beaux yeux d'ambre se mettre à briller, déjà presque mouillés de larmes.

– Éléonore...

– Arrête ! Je ne veux plus entendre tes excuses ni les méchancetés que tu as encore en réserve ! Je me demande même ce qui m'a fait croire que je pourrais te pardonner !

Sur ces mots, la jeune femme se leva, ramassa ses affaires, et se prépara à partir. Elle se retourna une dernière fois avant de quitter les lieux, l'air furieux :

– Et si ça peut te faire plaisir, sache que ce pauvre garçon n'est *pas* revenu au restaurant depuis ! J'espère que tu es satisfait !

Et elle s'éloigna à grands pas, sous le regard médusé des autres clients et de Joseph, qui jamais n'avait autant regretté qu'en cet instant l'irruption de ses visions, qu'elles soient prophétiques ou mensongères.

Mercredi 18 novembre – 21 h 47

*

– Allô...

– Pas encore couché ? T'as répondu plus vite, cette fois. T'as

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

mais plus personne n'en surveillait l'accès. La voie était libre ! L'adolescente sentit son cœur bondir dans sa poitrine et un frisson lui parcourir l'échine. Tout en s'assurant que personne ne l'observait, elle s'approcha. Parvenue à la limite du périmètre, elle demeura immobile, n'osant franchir cette barrière, comme si le ruban avait été électrifié ou piégé. Son Ombre la pressa d'agir. Ils n'avaient pas beaucoup de temps. Alice passa sous le ruban et pénétra dans la zone interdite. Dès lors, chacun de ses pas lui parut dangereux et coupable. La porte grise du 22 la toisait, mystérieuse. Son cœur battait à vive allure. Marchant sur la pointe des pieds – sans grande raison d'ailleurs – elle se dirigea vers l'une des parois latérales du mur et entreprit d'escalader. Elle se demanda si le meurtrier avait emprunté le même chemin qu'elle pour emmener sa victime sur le lieu de son exécution. La peur et l'excitation faisaient galoper des millions de fourmis dans ses membres et ses doigts, rendant ses gestes incertains, mais la froide détermination de Jéricho la soutenait. Son sac à dos la déséquilibrait, mais elle préféra ne pas le laisser sans surveillance à l'extérieur, et parvint enfin au sommet du mur. Alice serra les paupières et se concentra sur la fin de son ascension et sa réception. Lorsque ses deux pieds eurent touché le sol elle rouvrit les yeux. Les lieux avaient été nettoyés afin que plus aucune trace de l'horreur qui s'y était déchaînée ne subsiste. Mais Jéricho, se déployant au-dedans d'elle, se chargea de stimuler son esprit...

Il y avait beaucoup de sang.

Un véritable silence de mort régnait dans la petite cour bétonnée. Rien ne bougeait, comme si le temps s'était figé le jour de l'assassinat. Sur les murs s'étaient étalées de douloureuses traînées, dans lesquelles on distinguait parfois l'empreinte des

doigts de la victime qui s'était appuyée contre la paroi avant de glisser. Sur le sol dansait une symphonie de gouttes jetées dans tous les sens comme un feu d'artifice, s'étendant à certains endroits en véritables coups de pinceau. S'y mélangeait une chorégraphie d'empreintes de chaussures, témoins de la lutte qu'avaient livrée le prédateur et sa proie. Au centre naissait une petite mare, plus épaisse, plus sombre, plus grossière. C'était là que la victime avait été éventrée. Dans le fond, les poubelles étaient encore en désordre, écartées et poussées sur le côté afin de dégager l'endroit où le corps avait été retrouvé par la femme de ménage. Sur le mur latéral par lequel Alice était descendue, d'autres traces de chaussures, laissées par le meurtrier lorsqu'il avait dû grimper pour s'enfuir.

Tout lui semblait encore aussi écarlate et intense que le jour même. Alice pouvait sentir les ondes planer autour d'elle. Des ondes inquiétantes qui réjouissaient son Ombre comme les souvenirs d'une grande fête. Parmi les sensations confuses qui lui parvenaient et la faisaient frémir, Alice décela de la sauvagerie, de la rage, de la terreur, et cette fantastique émotion impossible à décrire que l'on ressent lors du passage à l'Acte, ainsi que l'ivresse extraordinaire qui s'ensuit. Il y avait là de quoi la submerger. Mais une sensation se détachait des autres et l'empêchait de goûter aux plaisirs du meurtre dans toute leur plénitude ; une impression de familiarité. Impression qui n'avait rien à faire ici, puisqu'Alice ne pénétrait que pour la première fois dans cette cour. Et pourtant elle planait dans l'atmosphère, très nette. Comme si ce souvenir de tuerie lui évoquait des instants passés, ou une personne rencontrée... En proie à une foule de sentiments, partagée entre sa frayeur et les cris enthousiastes de Jéricho, Alice s'assit sur le sol au milieu des taches de sang qui hantaient son esprit, le souffle court et la tête

pleine d'obscures pensées.

*

– Ce n'est pas dans ses habitudes d'être en retard... Vous devriez l'appeler, elle a peut-être eu un problème.

Bien que n'appréciant pas du tout l'idée d'obéir à Mlle Duchamp, Pacôme saisit le téléphone et composa le numéro du portable d'Alice, inquiet. Mais avant qu'il ait terminé, la porte d'entrée s'ouvrit et sa sœur apparut. Soulagé, il reposa le combiné.

– C'est maintenant que t'arrives ? lança-t-il.

– Salut Alice ! s'exclama Rose depuis le canapé.

– Mmm, salut... répondit l'adolescente en leur adressant un petit signe de tête, ignorant royalement Mlle Duchamp, avant de se diriger vers sa chambre d'un air sombre et préoccupé.

– Attends, pourquoi t'es en retard ? demanda Pacôme.

Mais il n'obtint pour toute réponse qu'une porte claquée.

– Charmante attitude, commenta Mlle Duchamp.

– Oh vous ça va, hein ! rétorqua Pacôme, ce qui n'impressionna pas le moins du monde l'assistante sociale.

– Non, ça ne va pas ; la moindre des choses lorsque l'on arrive quelque part est de dire bonjour !

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

– Non, non... Personne n'est venu, pourquoi ?

– Très bien, si jamais vous entendez des bruits bizarres ou que quelqu'un vient sonner à la maison il ne faudra surtout pas ouvrir, d'accord ?

– Joseph, tu te sens bien ?

– Oui, enfin non, le truc c'est que... Il est possible que quelqu'un veuille vous faire du mal, cette nuit.

– Quoi ? Attends... Non ma chérie, pas de problème, c'est Joseph. Je m'en occupe, tu peux aller te recoucher... Maintenant, fiston, dis-moi : qui voudrait nous faire du mal ?

– Un type très dangereux !

– ... Joseph, il est presque deux heures du matin, il me semble que demain tu as cours, et quant à moi ce n'est pas parce que je suis au chômage que je n'ai pas besoin de sommeil, alors j'apprécierais que tu évites ce genre de plaisanterie.

– Ce n'est pas une plaisanterie, c'est très grave !

– Ne me dis pas que c'est encore à cause de ce client au restaurant ! Tu l'as croisé dans la rue et tu as eu le « pressentiment » que cette fois-ci il allait s'en prendre à nous ?

– Non, non ce n'est pas lui...

– Mais alors c'est *quoi* ?

– Je... Papa, je ne vous en ai pas parlé jusqu'à présent parce

que j'avais peur, mais depuis quelques jours il y a un homme qui me téléphone tous les soirs et qui me menace. Je ne sais pas trop pourquoi il fait ça, mais hier quand il m'a appelé, je lui ai dit un truc que je n'aurais surtout pas dû dire, et maintenant il est très énervé, alors j'ai peur qu'il vienne à la maison pour se venger en vous faisant du mal !

– Joseph, calme-toi. Je te promets que je n'ouvrirai pas, et je te promets même que personne ne va venir frapper chez nous. Mais je passerai chez toi demain, de toute façon il faut que je te parle d'une nouvelle très importante...

– Que se passe-t-il ?

– Je ne peux pas en discuter au téléphone, c'est assez délicat... Maintenant il faut vraiment que je dorme, alors essaye de faire de même et ne t'inquiète pas pour nous, tout le monde va très bien.

– D'accord...

– Bonne nuit.

– Bonne nuit...

Joseph reposa le combiné, dépité. Personne ne voulait le prendre au sérieux... L'essentiel était de savoir que sa famille allait bien, du moins pour l'instant. Il ne savait toujours pas où se trouvait le meurtrier ni ce qu'il préparait, mais son père était désormais prévenu. Même s'il refusait de le croire, il serait forcé de se rappeler ses avertissements si quelqu'un venait à se présenter, et il se montrerait prudent. Un peu rassuré par ces certitudes, Joseph se déshabilla et suivit les conseils de son père

en allant se glisser sous sa couverture, où le sommeil le cueillit bientôt.

Merde, cette saleté est vraiment collante... Déjà presque plus de savon. Il faut frotter plus fort, quitte à s'irriter la peau, mais pas une parcelle de cette ignominie ne doit subsister sur ton corps. Tout doit rejoindre le siphon, là où personne n'ira le chercher. De plus l'eau chaude commence à manquer. On gèle là-dessous. Ah, enfin les derniers restes du savon font effet ; ça part. Encore un peu de rouge et de noir au fond du bac, et tout ce flot aura bientôt disparu, direction les égouts de Paris. Bien. Maintenant, vite, vite, vite, stopper la pluie d'eau froide. Aaah... Encore une facture d'eau qui va faire mal... Et ce chaos dans la salle de bains... Bordel... Des traces de sang par terre, des vêtements tachés jetés partout, des bouts de verre, des produits visqueux répandus dans toute la pièce... Et il va falloir nettoyer tout ça... Bon, tout d'abord, une serviette pour se couvrir. Maintenant, éviter de marcher sur les débris... Aïe ! Raté... Aïe, aïe, aïe !... Saloperie... Bon, une autre serviette, vite. On va ramasser tout ça pêle-mêle, et ensuite on fera le tri. Allez, hop ! Dans le lavab... Putain, le rat ! Enfer et damnation ! Vision immonde ! Un gros rat noir dégueulasse embroché sur mon fidèle et splendide couteau, quelle image insoutenable ! Quelle insulte ! Impossible de toucher ça à mains nues... Il faut des gants. Au moins... Tiens, le miroir... Ah, là il y a une amélioration. Plus de sang ni de suie sur le visage. Bien, très bien. Les cheveux raplatis par la douche, tout dégoulinants d'eau froide... Mmm... On va sécher un peu tout ça. Troisième serviette. Séchage rapide. Ohlàlà, quelle pagaille dans cette chevelure ! Il serait peut-être temps de songer à passer chez le coiffeur... Vilaine entaille sur la pommette droite toujours bien rouge, mais refermée. Blessure de guerre. Teint un

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

se précipita vers les barrières en hurlant :

– Eh, mais attendez, vous n'avez même pas payé !! C'est vingt euros par personne jetée !

Avec un cri étranglé, Pacôme se redressa et faillit tomber du canapé auquel il se raccrocha si fort qu'il en déchira le tissu. Les griffes plantées dans le dossier, il demeura plusieurs secondes hérissé comme un chat sauvage avant de comprendre qu'il émergeait d'un rêve. La télévision était toujours allumée, et le jeune homme remarqua que l'atmosphère de la pièce était différente. La lumière avait baissé. Jetant un coup d'œil au réveil il découvrit avec stupéfaction qu'il était presque 17 h 30. Il avait dormi pendant toute la journée ! Un grondement dans son estomac lui confirma cette information. Plus ou moins remis de ses émotions, il se leva en chassant de sa tête les ignobles souvenirs de son cauchemar et se dirigea vers le réfrigérateur. Comme d'habitude, celui-ci était presque vide, et le peu qu'il dénicha n'apaisa guère sa faim. Au contraire, il semblait que celle-ci s'était accrue, s'accompagnant d'une sensation de soif insupportable que Pacôme ne connaissait que trop bien. Ça recommençait. Et cette fois Rose n'était pas là pour se laisser goûter. Perturbé, inquiet, furieux, Pacôme s'agita en vain pendant une minute puis s'enferma dans sa chambre et tenta par tous les moyens de se concentrer sur autre chose. Il ne comprenait toujours pas pourquoi la Faim revenait si tôt. Même si la semaine avait été épuisante, il pensait que son organisme tiendrait mieux le coup. Son corps lui fournit soudain la réponse. Une sensation de brûlure glaciale se répandit dans son bras gauche, juste sous son bandage. Le jeune homme arracha le tissu et découvrit sa cicatrice en forme de chapelet. Elle était toujours aussi nette, toujours aussi noire, et la peau tout autour

était si décolorée que les veines y devenaient apparentes, telles de sinueuses rivières bleutées tirant sur le violet à certains endroits. C'était cette blessure qui lui pompait toute son énergie. Pacôme sentit une colère terrible enfler en lui, une rage sauvage à l'encontre de ce stigmate maudit qui s'était imprimé sur lui sans explication plausible. Son regard se posa sur le lit. Les taches de sang laissées par Rose paraissaient scintiller sur le matelas et l'oreiller. Pacôme bondit et y enfouit son visage, inhalant leur odeur à pleins poumons. Puis il lécha le tissu, recherchant le goût dont il avait tant besoin. Ses griffes attaquèrent le matelas, éventrèrent l'oreiller, il plongea sa tête à l'intérieur et déchira tout ce qui passait à portée de ses crocs, suçant la moindre parcelle de sang séché. Dans un instant de lucidité il prit conscience de sa monstruosité, fut alors submergé par le désespoir, et poussa un hurlement avant de se jeter contre le mur et d'en lacérer le papier peint avec fureur. Puis il attrapa le lecteur CD et le jeta à travers la pièce, le fracassa, arracha tous les fils, cassa en deux le disque qui se trouvait à l'intérieur. Les magazines furent réduits en lambeaux, la table de nuit vola presque en éclats, le ventilateur fut éventré, l'armoire se retrouva creusée de griffures, et pas un seul des vêtements qui y étaient rangés ne fut épargné. L'un des terrariums vit un coup de poing fissurer sa vitre de part en part, et la couleuvre qui se trouvait à l'intérieur fusa se réfugier sous la souche qui lui servait d'abri. Hurlant, rugissant, grondant, Pacôme entreprit de massacrer chaque centimètre carré de la pièce, de grosses larmes coulant sur son visage.

Vendredi 20 novembre – 17 h 33

*

Douze minutes. Douze minutes avant d'enclencher l'engrenage du Plan. Alice se remémora chacune des étapes. Elle n'avait pas le droit à l'erreur. L'instant le plus délicat se trouvait derrière elle. Le téléphone portable de Lola semblait peser des tonnes dans sa poche. Le subtiliser n'avait pas été une mince affaire, mais Jéricho avait la main leste. Désormais il fallait espérer que la propriétaire de l'appareil ne se rende pas trop vite compte de sa disparition. Alice avait besoin d'un peu de temps après la sonnerie. Dans son sac, Celui-Qui-Sait patientait, conscient de bientôt entrer en scène.

Tu es sûr de toi, Jéricho ?

Oui.

J'ai peur...

Idiote.

Tu as raison. Il est trop tard pour reculer.

Avec une impatience frénétique qui en devenait presque un tic, Alice jeta de nouveau un coup d'œil à la pendule de la salle de classe. Plus que onze minutes... Plus que dix minutes... Neuf minutes... Huit minutes... Sept... Six... Cinq... Quatre...

Trois...

Deux...

Un...

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

prévenir la police.

Pacôme laissa une dernière série de tremblements le secouer avant de cligner des yeux. Portant une main à sa bouche, il vérifia l'état de ses dents. Ses crocs s'étaient rétractés, mais il pouvait les sentir frémir dans leur gaine, prêts à jaillir à tout instant pour se planter dans la première chose ressemblant de près ou de loin à de la chair humaine. Trempé de sueur, épuisé, le jeune homme reprit son souffle. La sensation confuse de faim et de soif mêlées lui tournait la tête. Il se serait bien allongé pour essayer de s'endormir, n'était cette saloperie d'assistante sociale juste à l'extérieur. Un drogué... Cette image était sans doute préférable à celle d'un vampire, mais désormais Mlle Duchamp tenait une bonne raison de lui courir après. Pacôme frissonna. Après avoir été presque terrassé par la fièvre, il se sentait à présent gagné par un froid mortel. Sa brûlure sur le bras se fit cuisante, lui absorbant encore un peu plus d'énergie. Serrant le tissu de son jean entre ses doigts, il tenta de se réchauffer un peu et de faire circuler le sang dans ses veines. Il sentit quelque chose de curieux sous sa main droite. Baissant les yeux, il découvrit un trou dans sa poche. Encore un. Glissant deux doigts à l'intérieur, il se concentra sur ce détail afin de chasser toute mauvaise pensée de son esprit, avant d'être frappé par une révélation. Fouillant ses poches, Pacôme se redressa, bondit sur ses pieds, regarda par terre autour de lui, secoua son jean comme si un scorpion s'était trouvé à l'intérieur, mais il ne dénicha rien. La clé de sa chambre était bel et bien tombée de sa poche trouée. Et il n'avait aucune idée de l'endroit où elle avait pu atterrir.

Margaux ramassa le bracelet qu'elle venait de découvrir parmi les magazines déchiquetés. Un petit bijou vert orné d'une fleur

stylisée. Le genre d'accessoire que Rose aimait porter. Ses soupçons se confirmant chaque seconde d'avantage, la jeune femme rangea le bracelet dans sa poche et saisit son téléphone portable, mais dans sa précipitation son coude heurta le miroir en pied juste à côté d'elle, l'un des seuls objets à n'avoir pas éclaté en mille morceaux. Retenant son cri de douleur, elle s'empressa de retenir le cadre avant qu'il ne bascule en avant et finisse dans le même état que le reste de la pièce. En replaçant la glace contre le mur, elle croisa son reflet inquiet ainsi que celui de la porte restée grande ouverte derrière elle. Elle comprit qu'elle aurait mieux fait de la refermer lorsque la silhouette de Pacôme se dessina dans l'embrasure. Se retournant dans un sursaut, Margaux fit face au jeune homme, dont la simple apparence l'inquiéta. Il paraissait encore plus malade que lors de son arrivée, et son regard était trouble comme celui d'un fou imprévisible. Son expression dégageait même quelque chose d'animal, et Margaux fut saisie par la peur quand il dit d'une étrange voix rauque :

– Je vous avais défendu d'entrer dans ma chambre...

D'une voix tremblante, elle rétorqua :

– Où est-elle ?

– Quoi ? La drogue ?

– Rose ! Que lui avez-vous fait ?

– Rien du tout. Elle est rentrée chez elle.

– Vous mentez ! Et le sang, sur les draps ?

– C'est le mien.

Le jeune homme s'avança d'un pas, provoquant un mouvement de recul de la part de Margaux.

– Ne vous approchez pas !

– Pourquoi êtes-vous entrée dans ma chambre ?

– J'avais de bonnes raisons de penser que vous dissimuliez ici des preuves de vos actions.

Margaux sentit sa voix s'étrangler dans sa gorge et dut s'y reprendre à plusieurs fois avant de continuer :

– Vous... Vous êtes... Vous êtes bien celui que l'on croit, n'est-ce pas ?

– Je ne comprends pas, répondit Pacôme qui au contraire commençait à comprendre et à réfléchir à une solution d'urgence.

– Vous vouliez savoir ce que M. Panot m'a dit sur votre compte ? Il avait deviné votre identité ! Vous êtes... le meurtrier. Et vous avez tué Rose !

– J'aimerais bien savoir où M. Panot est allé chercher une idée pareille ? rétorqua Pacôme d'une voix on ne peut plus coupable, ne relevant même pas la seconde accusation.

– Il vous a reconnu sur les vidéos ! Vous portiez la même tenue que le jour de l'entretien au collège ! Cessez de mentir, cette chambre est la preuve de vos accès de violence !

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

yeux hagards, terrassé par la douloureuse réalité : c'en était fait de lui. Il avait commis une erreur fatale en acceptant de laisser Mlle Duchamp pénétrer une fois de plus dans l'appartement. Alice avait raison : l'arrivée de cette assistante sociale avait achevé de ruiner leur vie. Désormais, que pouvait-il faire ? Que dirait-il à la police lorsqu'il serait interrogé sur la disparition de la jeune femme ? Si Joseph refusait de céder au chantage il n'aurait aucun...

Mais, une seconde... Bien sûr ! Le chantage !

Pacôme se releva d'un bond. Comment n'y avait-il pas pensé ? Cela faisait des jours qu'il faisait chanter Joseph pour que celui-ci garde le silence, et jusqu'à maintenant les choses s'étaient bien déroulées ; il n'avait qu'à faire de même avec Mlle Duchamp pour qu'elle ne révèle rien de ce qui s'était produit ! Certes, c'était sans doute plus facile à dire qu'à faire, et sur le long terme cela s'avérerait très contraignant, d'autant que l'assistante sociale n'était pas du genre à se laisser faire. Mais cela permettrait peut-être à Pacôme de gagner un peu de temps d'ici à ce qu'il trouve une solution miracle à tous ses problèmes. Se dirigeant d'un pas décidé vers sa chambre, le jeune homme se grandit pour paraître le plus menaçant possible et ouvrit la porte, s'apprêtant à faire preuve de toute la rudesse nécessaire pour plier Margaux Duchamp à ses volontés... à condition qu'elle soit consciente, bien entendu. Il lui avait tout de même asséné un sacré coup sur la tête. Tant mieux, après tout : cela lui permettrait de l'attacher, pour plus de persuasion et afin de l'empêcher de se débattre à nouveau. Cependant ce ne fut pas Mlle Duchamp qu'il aperçut en pénétrant dans la pièce, mais un homme brun, assez grand, l'air négligé et hostile, qui lui fonçait droit dessus d'une façon extraordinaire en hurlant d'une voix hystérique et étrangement

aigüe. Effrayé par cette apparition, Pacôme se statufia sur place en levant les bras devant lui pour se défendre, et vit son adversaire l'imiter. Il comprenait enfin qu'il ne s'agissait que de lui-même et que le cri hystérique était lancé par Mlle Duchamp dont les mains dépassaient de derrière le cadre quand il fut percuté de plein fouet par le miroir en pied. Pacôme et son reflet tombèrent à la renverse dans un grand fracas de verre brisé tandis que Mlle Duchamp se redressait en abandonnant son arme improvisée et se ruait vers la porte d'entrée. Pacôme se débattit en s'éraflant contre les éclats tranchants, et remarqua que l'assistante sociale tenait quelque chose dans sa main droite. Il demeura un instant incrédule en reconnaissant l'une de ses bottes, et s'écria :

– Hé, mais c'est ma chaussure ?!... *Merde* !

Comprenant où Mlle Duchamp l'avait trouvée et ce que cela signifiait, il se lança à sa poursuite. Avec le témoignage de cette femme, cette botte qu'il portait le vendredi soir lors de sa fuite était une preuve évidente de sa culpabilité ! Si la police tombait là-dessus il n'aurait plus qu'à fuir la ville au plus vite, ou bien passer le restant de son existence en prison. Deux raisons qui lui donnèrent des ailes et lui firent oublier la douleur de ses blessures. Mademoiselle Duchamp dévalait à présent les escaliers en alertant tout l'immeuble. La jeune femme eut le temps de parvenir jusqu'au premier étage avant que Pacôme ne la rattrape, mais alors que celui-ci tendait la main pour la saisir par sa queue-de-cheval, sa jambe droite, fragilisée par l'accident à Ménilmontant, céda. Il poussa un juron et essaya de se rattraper à la rampe mais ne parvint qu'à y imprimer de longues griffures et il dégringola les marches en roulades pendant que sa proie marquait un virage impressionnant pour le semer. Pacôme atterrit

sur le pallier et faillit défoncer la porte de l'appartement qui freina sa chute. Mademoiselle Duchamp tourna la tête vers lui l'espace d'une seconde, qui fut suffisante pour lui faire rater l'une des dernières marches. Avec une exclamation de surprise elle s'étala sur le ventre à quelques mètres de la sortie. Le souffle coupé, elle se releva tant bien que mal, la botte de cuir glissant dans la moiteur de ses doigts. Pacôme s'était repris lui aussi et voulut la rejoindre d'un bond, mais ne réussit qu'à déchirer un lambeau de son pull. Mademoiselle Duchamp se précipita sur la porte de l'immeuble, l'ouvrit, et déboula dans la rue en appelant à l'aide.

– Rue Frochot, on y est.

L'agent de police gara sa voiture de fonction sur la place Pigalle tandis que sa collègue détachait sa ceinture.

– Je ne suis pas hyper-motivé... Cette bonne femme qui nous a appelés paraissait à moitié folle.

– Peut-être, mais étant donné qu'elle a parlé de bruits de lutte et de cris, il vaut mieux aller jeter un coup d'œil quand même.

– Hé, je viens de réaliser ! On est pile dans le quartier où le commissaire soupçonne le tueur en série de résider !

L'agent se tourna vers sa collègue, mais celle-ci n'avait pas écouté un seul mot et s'écria :

– Guillaume... ! Regarde, là !

Une femme était en train de courir droit sur leur voiture en criant et s'agitant comme une furie, une botte à la main.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

réclamait le silence en faisant grincer son micro. Puis il s'adressa à Joseph :

– Monsieur, je peux comprendre que ce que je raconte vous paraisse effrayant, mais ce n'est pas une raison pour faire preuve d'un tel manque de discrétion ! Mais... Où allez-vous, comme ça ?

Sans prêter attention à l'enseignant, Joseph s'était levé puis rué hors de l'amphithéâtre en abandonnant toutes ses affaires, suscitant une nouvelle vague de bavardages bruyants au sein de l'auditoire. Offusqué par cette conduite, le professeur s'écria :

– Ne vous gênez pas, surtout, nous sommes simplement au beau milieu d'un cours !!

Quelques minutes plus tard, au volant de la voiture qu'il venait de voler sur le campus de Nanterre, Joseph ne prenait plus le temps de se demander si ce qu'il faisait était bien ou mal, ni pourquoi il le faisait. Tout ce qui importait à ses yeux était de rejoindre Paris et trouver le cimetière. Il n'avait bien sûr aucune idée de l'endroit de la ville où le cimetière en question se situait, cela aurait été trop simple, mais pour la première fois il décida de se fier à ses visions. Avec l'impression grisante de s'embarquer dans une aventure aussi périlleuse qu'exceptionnelle, Joseph débarqua sur le périphérique dans la vieille Peugeot verte et déclencha presque aussitôt une pagaille monstrueuse au sein du trafic.

Ne t'en fais pas, petite, je vais te sauver ! songeait-il en coupant la route à un autre véhicule qui alla s'encaster dans la barrière.

*

– ON LE TIENT ! ON LE TIENT !

– Veux-tu bien m'excuser une seconde, Hector, je préviens mon autre ligne que nous reprendrons notre conversation plus tard.

Le Pr Tubert appuya sur l'une des touches de son téléphone afin de récupérer son premier interlocuteur :

– Hosni, je viens de recevoir un appel très important, il faut que je te laisse ; pour tout le reste tu as carte blanche, je te fais confiance... Oui, à très bientôt.

Le professeur repassa sur son autre ligne :

– Je t'écoute, Hector.

– BON SANG, HENRI, ON L'A TROUVÉ !

– Je suppose qu'il s'agit de notre vampire ?

– Bien sûr qu'il s'agit de lui, qui d'autre ?!

– Tu as pu lui parler ? demanda le professeur avec une excitation à peine dissimulée.

– Non, non, il est en fuite, mais nous avons son identité et son adresse, cette fois il est coincé !

– Sais-tu à peu près où il se trouve ? hasarda Henri, qui n'était pas aussi confiant que son ami.

– Il est probable qu'il soit toujours en ville, et on va vite le débusquer ; je te résume la situation : il était surveillé depuis plusieurs jours par une assistante sociale car soupçonné d'exercer des violences sur sa petite sœur...

– Il a une sœur ? Ça alors !...

– Oui, elle est âgée de 14 ans, c'est le proviseur de son collège qui le premier a eu des doutes : la gamine s'est présentée en cours avec des blessures. Bref, l'assistante a débarqué chez eux et réussi à suffisamment énerver notre ami pour qu'il se décide à l'attaquer. Elle est parvenue à s'enfuir et a foncé tout droit au central avec des preuves, un nom et une adresse : Pacôme Sycomore, 16 rue Frochot, juste à la sortie du métro Pigalle comme on le soupçonnait.

– Hector, je pense que tu as conscience que ceci est la phase critique de notre affaire : nous devons intercepter Sycomore *avant* ton équipe.

– Ne t'en fais pour ça, je les ralentis au maximum.

– On sait par où il s'est enfui ?

– Il est passé récupérer sa sœur au collège. Je me suis arrangé pour retenir mes hommes le plus longtemps possible afin de laisser le temps aux Sycomore de s'échapper, mais du coup je n'ai aucune idée de leur destination. Le proviseur et les témoins sont en train d'être interrogés, mais c'est un énorme bordel là-bas : une élève a été agressée dans des circonstances mystérieuses, or il est impossible qu'il s'agisse de Sycomore puisqu'il était occupé avec l'assistante sociale à ce moment-là...

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

– Euh, il... rien, commandant.

– Comment ça, « rien » ? Quand il est sorti de cette pièce il paraissait plutôt pressé, j'en déduis donc qu'il a appris une information importante ! Que lui avez-vous rapporté ?

– Mais rien, commandant, répondit l'homme d'un ton penaud, le commissaire nous a rappelés à l'ordre à cause de...

Il n'eut pas besoin de terminer sa phrase ; Schmitt avait saisi le papier qui traînait encore sur le bureau.

– C'est quoi, ça ?

– Euh, c'est...

– Mais c'est quoi, ces idioties... ? Vous n'avez rien de mieux à faire alors qu'un tueur en série est en fuite ?

Ses subalternes s'étaient si bien ratatinés qu'ils semblaient sur le point de disparaître au fond de leur chaise. Le commandant poussa un profond soupir excédé.

– Le commissaire a-t-il fait une remarque à propos de ce papier ?

– Il nous a réprimandés...

– Quoi d'autre ? Qu'a-t-il dit d'autre ?

– Euh...

– Vous a-t-il posé des questions ? A-t-il semblé porter un

quelconque intérêt à cette feuille ? insista-t-il en agitant le papier devant eux.

– Eh bien... Il nous a demandé de quel cimetière il était question dans le dernier témoignage...

Schmitt baissa les yeux sur la feuille et leva les sourcils. Une moue incrédule se dessina sur son visage.

– « Aux yeux brillant dans le noir » ?

– ...

– De quel cimetière s'agit-il ?

– Montmartre, commandant.

Sans un mot, Schmitt plia la feuille en deux et la déchira devant la mine bouleversée de son auteur. Puis il jeta les débris à la poubelle et conclut d'un ton sec :

– Faites votre travail au lieu de gaspiller le papier !

Et il sortit en coup de vent.

– Aubert ! cria-t-il à peine parvenu dans le couloir.

– Oui, commandant ? répondit le jeune lieutenant en courant pour le rattraper.

– Je veux une équipe au cimetière de Montmartre, tout de suite.

– Ne devrions-nous pas attendre les directives du commissaire, commandant ?

Schmitt marqua un arrêt si brutal que sa collègue faillit lui rentrer dedans.

– Vous plaisantez, j'espère ! Depuis le début de cette enquête Derspi n'a pas donné une seule directive valable, *pas une seule* ! Si on veut coffrer Sycomore avant qu'il ait quitté la ville il va falloir se montrer efficaces, en évitant d'attendre cinquante ans des mesures qui ne viendront jamais !

– Mais peut-être le commissaire a-t-il un plan ?

– Oh ça je n'en doute pas, mais est-il en notre faveur ou en celle du meurtrier... ?

– Qu'entendez-vous par là ?

Schmitt baissa la voix en observant autour de lui.

– Aubert, n'avez-vous pas remarqué que le commissaire se comporte d'une façon étrange depuis que l'on a découvert ce corps dans la cour de la crypte ?

– Eh bien... Il a une personnalité assez originale... avança la jeune femme.

– Je ne vous parle pas de ce numéro de comédien qu'il joue pour se faire obéir, je vous parle de la façon dont il gère l'enquête ! Jusqu'à présent nous supportions son petit jeu car à côté de ses mauvaises manières il faisait son travail correctement, mais aujourd'hui c'est n'importe quoi ! Il nous fait

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

les rues de Pampelune. Tout semblait si paisible comparé à ce qui se déroulait maintenant ! Les entrailles tordues par l'angoisse, Alice regardait par la vitre au-dessus d'elle le spectacle irréel des clubs, des boîtes de nuit et du Bal du Moulin-Rouge qui défilait devant ses yeux grands ouverts. Les lumières de la nuit s'ébattaient dans un chaos de couleurs fluorescentes, de corps déshabillés et de silhouettes sensuelles qui ornaient les établissements les plus sulfureux, tandis qu'au sol retentissait le vacarme infernal de leur cavale. Quelques secondes plus tard elle reconnut les deux immeubles qui entouraient la rue André-Antoine, et elle pensa à Barbara. Elle ne la reverrait plus, et elle ne s'était même pas excusée pour sa conduite envers elle. Elle pensa à l'église Saint-Jean-de-Montmartre, là où toute cette folie avait commencé, et se demanda comment les choses se seraient passées si ce crime n'avait pas eu lieu. Alice prit soudain conscience qu'ils traversaient la place Pigalle et passaient devant la rue Frochot. Elle était dans le mauvais sens et voulut se redresser pour regarder son immeuble, la fenêtre de son salon, celle de sa cuisine, mais Pacôme la retint. Prise de panique elle s'écria d'une voix aigüe :

– Pacôme ! Toutes nos affaires... ! Les serpents... ! Ils sont...

– On les retrouvera, dit Pacôme, on les retrouvera plus tard.

Mais l'un comme l'autre savaient qu'ils ne reverraient plus jamais leur foyer ni leurs compagnons. Ils avaient à nouveau tout perdu. Des larmes roulèrent sur les joues d'Alice alors que d'autres sirènes se mettaient à hurler.

– Bordel, s'exclama Joseph, y avait plein de flics dans la petite

rue à droite, ils sont après nous !

En un clin d'œil, deux voitures de police qui stationnaient dans la rue Frochot à présent envahie de journalistes s'étaient lancées à la poursuite de la Peugeot qui renversait tout sur son passage. Elles étaient suivies de près par la camionnette de TV'rèbe.

*

– MAIS QU'EST-CE QUE CE BOUGRE D'IMBÉCILE A DANS LA TÊTE ?! J'AVAIS POURTANT ORDONNÉ QUE L'ON ATTENDE MES DIRECTIVES AVANT DE FAIRE QUOI QUE CE SOIT !

Personne ne répondit. Personne ne bougea. Personne ne respira. Personne n'osa regarder le commissaire. Et de toute manière, personne n'avait la réponse à sa question. Le commandant Schmitt avait veillé à ce que sa petite mutinerie se déroule dans la plus grande discrétion. Il n'avait simplement pas prévu que cette opération secrète provoquerait un tel cataclysme ; une minute après le début de la course-poursuite et l'impressionnant carambolage sur le boulevard de Clichy, un flot de rumeurs s'était répandu à la vitesse de l'éclair. Un homme avait été renversé lors de l'inexplicable série d'accidents – qui n'avait pas fait d'autres victimes –, et était transporté sous bonne escorte vers l'hôpital Bichat-Claude-Bernard. Il ne s'agissait pas de Pacôme Sycomore, mais l'homme était apparu sans explication alors que les voitures de fonction s'étaient mystérieusement détraquées et, si incroyable que cela puisse paraître, plusieurs agents affirmaient avoir vu cet individu à *l'intérieur* de leur véhicule juste avant d'être expédiés dans le décor. De plus, les agents à bord de la voiture ayant heurté le

suspect rapportaient avoir vu Sycomore et sa sœur en compagnie d'un complice un instant auparavant. L'homme, âgé d'une vingtaine d'années à peine, était toujours inconscient et ne possédait aucun papier permettant de l'identifier. Seul détail marquant : il serrait dans sa main un stylo-plume en argent et refusait de le lâcher, alors même qu'il se trouvait peut-être dans le coma.

Pour le commissaire Derspi, c'était pire qu'une catastrophe. Impossible d'intervenir, à présent ; s'il essayait de ralentir ses propres hommes ou d'aider le criminel à fuir en cette heure cruciale, il serait pour de bon jugé coupable de trahison, complicité et sabotage. Il ne pouvait plus rien pour le vampire. Désormais son sort se trouvait entre les mains du Pr Tubert. Derspi se faisait cette réflexion lorsque son téléphone sonna. Fendant la ligne de ses subalternes terrorisés, il s'isola pour décrocher. La voix du professeur ne présageait que des mauvaises nouvelles.

– Hector ?

– Oui, je suis là !

– Mais enfin que s'est-il passé ?! Je t'avais dit de ne pas faire intervenir tes hommes !

– Henri, c'est incompréhensible : je suis la victime d'une désobéissance majeure de la part de l'un de mes meilleurs éléments ! Schmitt a organisé cette intervention sans mon accord !! Je ne sais même pas comment il a su que Sycomore était au cimetière, je n'avais communiqué cette information à personne !

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

– Nous venons d'entrer sur l'autoroute A4, nous devrions atteindre les alentours de Reims d'ici une heure et demie, vous pourrez tous les deux vous dégourdir un peu les jambes si nous trouvons une aire de repos déserte. Vous sentez-vous mieux, Pacôme ?

Silence.

– Pacôme ? Vous m'entendez ?

Une légère quinte de toux répondit depuis le coffre.

– Avez-vous besoin de quelque chose ?

– ... J'ai faim... gémit une voix faible et épuisée.

– Nous devrions pouvoir arranger cela.

Le général Durand ouvrit la boîte à gants, en retira un peu de désordre, et actionna un double fond dont il sortit un flacon sombre qu'il tendit vers la banquette arrière.

– Ange, seriez-vous assez aimable pour faire passer ceci dans le coffre ?

– Bien sûr, répondit Ange en attrapant le récipient.

Les narines du jeune homme frémirent d'excitation, non à cause de l'odeur du sang chaud – bien que ce parfum lui paraisse fort plaisant – mais car il était sur le point, pour la première fois de sa vie, d'entrer en contact avec un autre prédateur. Il savait qu'il n'avait pas le droit de se retourner pour regarder Pacôme ; le général imposait de strictes mesures de sécurité. Aucun

automobiliste curieux ne devait se douter de la présence d'un passager dans leur coffre. Ange replia donc la plage arrière et tendit le flacon à l'aveuglette. Lorsqu'une main tira l'objet vers le bas il le retint une seconde afin de sentir la force du vampire, comme pour le toucher indirectement. Celui-ci sembla surpris et s'agrippa à son dû. Ange lâcha prise et redéploya la plage arrière, le cœur palpitant. Il écouta son compagnon de voyage se repaître du sang, et se sentit soudain heureux. Bien que cette rencontre ait été très brève, Ange venait enfin de faire connaissance avec l'un de ses semblables. À présent, le Dragon Rouge l'attirait plus que jamais.

Il y avait là à peine de quoi remplir un ou deux verres, mais cette ration de sang parut un miracle d'abondance à Pacôme. C'était tout juste ce dont il avait besoin. Il ne savait pas d'où provenait ce liquide, ni à qui appartenait cette main fine qui avait failli lui reprendre son flacon, ni ce qu'il allait advenir de lui, mais il était trop harassé pour y réfléchir. Et parmi toutes ces questions, une angoisse dominait : où se trouvait Alice, et était-elle saine et sauve ? Pacôme repensait sans cesse à la façon dont il l'avait confiée à ce faux-jeton de Joseph, et devenait chaque seconde plus convaincu qu'il avait commis une énorme erreur. Comment pourrait-elle le retrouver, maintenant ? Seule chose sûre et certaine : l'homme qui conduisait la voiture était ce général qui l'avait abordé dans la rue Houdon le dimanche précédent. Le vampire avait oublié son existence, mais cet homme mystérieux venait de lui sauver la mise... Que voulait-il ? Et pourquoi Pacôme avait-il le sentiment que le passager inconnu de la banquette arrière avait un lien avec lui ? Il planta ses crocs dans le goulot et lécha les plus petites gouttes de sang, puis resta accroché au récipient comme à un biberon. Ne plus réfléchir. Il ne pouvait plus rien faire pour changer la situation.

Une douleur atroce le transperçait de toute part, et il se sentait comme un animal pris au piège. Cependant l'obscurité totale qui remplissait le coffre le rassurait, donnait l'impression que rien ne pouvait l'atteindre et qu'il se trouvait dans un monde parallèle séparé de tout. Alors Pacôme s'allongea tout à fait, et au bout de quelques minutes il sombra dans le sommeil en se demandant dans quel lieu il se réveillerait...

Vendredi 20 novembre – 20 h 33

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

– Joseph... Je comprends que tu traverses une période difficile, et je me rends compte aujourd'hui que nous n'avons peut-être pas été assez présents pour toi... Nous ne t'avons pas oublié ni délaissé, mais notre attention a été ces derniers temps concentrée sur ta sœur.

– Pourquoi ? Elle va mal ?

– Non, non, elle va très bien, ne t'en fais pas ; mais... n'as-tu jamais remarqué que Claire est un peu... particulière ?

– Tu veux parler de son langage et de sa personnalité lunaire ?

– Oui, ça, et aussi... son comportement, ses centres d'intérêt... ils ne t'ont jamais paru... étranges... ou... décalés... ?

– Si, c'est vrai. Je m'y suis habitué.

– Ta sœur s'est toujours passionnée pour des sujets incongrus depuis son plus jeune âge, tirant des conclusions très étonnantes de ce qu'elle voit. Nous n'avons jamais considéré cela comme un défaut et l'avons laissée nous démontrer toutes les expériences et théories abracadabrantes auxquelles elle aime se livrer, mais depuis quelques mois elle s'enferme dans sa chambre pour jouer de la clarinette, et nous entendons toutes sortes de bruits très bizarres. Nous n'avons jusqu'à présent pas cherché beaucoup plus loin, mais cette semaine un homme s'est présenté chez nous... Il disait avoir vu Claire sur Internet ; elle diffusait des vidéos d'elle en libre accès. Ça nous a inquiétés, mais l'homme ne semblait pas méchant et il nous a proposé de regarder ces vidéos. Nous avons alors découvert des petits films assez incroyables, sur lesquels ta sœur fait des choses... hallucinantes.

Elle y joue de la clarinette de manière singulière, selon une suite de notes qui paraît très désordonnée, et elle fait voler et se déplacer des objets sans les toucher... Nous avons pensé que c'était truqué, alors l'homme, qui disait être professeur en psychiatrie, a demandé à Claire de recommencer devant nous... Et... elle l'a fait.

– Quoi ? Léviter des objets ?...

– Ma raison m'ordonne de ne pas y croire, mais... oui. Elle a bel et bien fait léviter des objets en jouant de la clarinette... Et elle avait l'air de trouver cela très naturel, tout comme ce professeur...

Monsieur Lognes parlait d'une voix lointaine, les yeux hagards, et semblait ne pas croire lui-même à ce qu'il disait. Joseph gardait le silence, un peu inquiet par l'attitude de son père. Cette histoire paraissait inconcevable. Monsieur Lognes, encore bouleversé, prit soudain une grande inspiration et dit d'un air aussi solennel qu'incrédule :

– Joseph. Ta sœur est...

Ding dong !

Il s'interrompt. Tous deux tournèrent la tête vers la porte.

– Tu attends quelqu'un ?

– Non !... Enfin, je ne crois pas...

Joseph était si intrigué par les propos de son père qu'il ne se douta de rien en allant ouvrir la porte et fut parfaitement surpris

de se trouver face à un groupe d'hommes tout de noir vêtus, cagoulés et armés.

– Joseph Lognes ? dit l'un d'eux.

– Non, l'étage au-dessus, répondit Joseph avec un sourire aimable.

Il commençait à refermer la porte en se demandant d'où lui venait cette soudaine aisance à mentir lorsque les hommes repoussèrent la porte, l'attrapèrent, et lui passèrent les menottes en ignorant ses protestations. Son père se précipita en criant :

– Mais qu'est-ce que vous faites ?! C'est mon fils que vous arrêtez, là ! Il n'a rien fait !

– Mettez les mains en évidence, monsieur, se contenta de répondre l'homme en charge de la brigade masquée.

– J'exige que vous m'expliquiez la raison d'un tel comportement ! Ça vous prend souvent de passer les menottes au premier venu sans autre préambule ? Et puis qui êtes-vous, d'abord ?

– Monsieur, je vous le répète, gardez vos mains en évidence, je veux les voir !

– Mais elles sont là, mes mains !

– Très bien. Maintenant cessez de vous agiter et laissez-nous intervenir dans le calme.

– Mais c'est n'importe quoi ! Qui vous donne le droit de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

– Schmitt, je vais prendre la suite, merci, dit-il d'un ton courtois mais très froid avant de s'adresser à Joseph : Bonsoir, je suis le commissaire Derspi ; veuillez m'excuser, j'avais quelques petites choses à régler avant de venir m'occuper de vous...

Le commissaire attendit que le commandant se lève et lui cède la place. Mais Schmitt ne bougea pas. Au lieu de cela il fixa son supérieur d'un air étrange. Après un silence, Derspi dit calmement :

– Au cas où le sens implicite de ma phrase n'aurait pas été clair, je précise que votre présence n'est plus requise, Schmitt. Vous pouvez disposer.

– Je suis en plein milieu d'un interrogatoire, répondit celui-ci en contenant tant bien que mal sa colère.

– Un interrogatoire dont je vais désormais me charger, et seul, répliqua Derspi.

– Sauf votre respect, monsieur le commissaire, j'aimerais terminer mon entretien avec ce suspect.

– Sauf votre respect, commandant, vous n'êtes pas en mesure d'imposer vos conditions après la désobéissance dont vous avez fait preuve aujourd'hui. Je suppose que vous avez conscience de la gravité de vos actes et des risques que vous encourez pour votre conduite ?

– Oui, je connais la loi. Et je sais ce que l'on encourt lorsque l'on sabote une enquête.

Un lourd silence suivit cette phrase, dont le sous-entendu était

outrageusement évident. Le commissaire baissa la voix :

– Je ne sais pas ce que vous espérez obtenir avec votre ridicule numéro de commandant rebelle et révolté, mais je puis vous assurer que vous n'avez aucune idée de ce dans quoi vous vous engagez, Schmitt. Sachez que je ne suis pas commissaire pour rien, et que même si ma façon de faire vous déplaît, votre rôle est de *m'obéir*.

– Votre « façon de faire » consiste en une inanition quasi absurde depuis le début de cette enquête, lança Schmitt en se levant pour lui faire face. Tout le monde s'en est rendu compte, et les médias en profitent pour s'acharner sur nous !

– Ils s'acharneraient sans doute moins si un certain commandant que j'ai en face de moi ne s'amusait pas à provoquer des catastrophes pendant la phase la plus critique ! Non seulement vous avez désobéi mais en plus votre « héroïque » rébellion a été un désastre !

– Je l'admets, mais rester sans rien faire à attendre que les choses se passent n'aurait guère été plus utile !

– Il me semble que ce n'est pas à vous d'en décider !

– Et il me semble à moi que quelque chose de pas très net se trame derrière tout ça ! Lomi nous a déjà trahis, et je ne serais pas étonné qu'il y ait encore quelques taupes au sein du central !

– Lomi n'est pas une taupe, c'est juste un crétin ; quant à vous, tenez-vous à ce que nous ayons ce genre de conversation en présence d'un suspect... ?

Derspi désigna Joseph d'un mouvement de tête. Celui-ci était aussi raide qu'un piquet, immobile, et s'appliquait à regarder ailleurs dans l'exacte attitude de celui qui fait semblant de ne pas écouter. Le commandant était furieux, mais eut la présence d'esprit d'écouter la remarque du commissaire et ramassa sa veste. Avant de sortir il glissa cependant d'un ton menaçant :

– Je n'ai pas l'intention de céder, Derspi, je reviendrai à la charge jusqu'à ce que l'un de nous deux soit radié de la police.

– J'apprécie votre détermination, commandant.

Une fois Schmitt parti, le commissaire s'installa à sa place, en face de Joseph. Ce dernier n'osait même pas lever les yeux vers lui.

– Bien ! Je n'ai pas eu le plaisir d'assister au début de votre interrogatoire, je vais donc repartir de zéro, j'en suis navré.

Tout en parlant, il sortit de sa poche un carnet de notes et un stylo.

– Alors : vous vous nommez Joseph Lognes, né le 28 novembre 1990, étudiant en première année de licence d'anglais à Nanterre, domicilié au 31 rue du Repos dans le XX^e arrondissement ?

– Oui.

– Vous conduisiez le véhicule volé qui a servi à la fuite de Pacôme et Alice Sycomore, que vous avez rejoints au cimetière de Montmartre vers 19 h 45 ?

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

XIII

Assis au fond de sa cellule, la tête dans ses mains, Joseph fixa le sol, anéanti. Encore une fois c'était lui qui subissait les conséquences des problèmes des autres. Ce salopard de Pacôme Sycomore était en train de quitter la ville tandis que lui-même se retrouvait à sa place, derrière les barreaux. Cette simple idée lui donnait envie de hurler jusqu'à tomber de fatigue. Et comme si cela ne suffisait pas, on l'avait mis à l'isolement. Le long couloir sinistre dans lequel il se trouvait était désert. Détail surprenant, il n'y avait pas un gardien pour le surveiller. Il était seul, et n'avait pas revu son père depuis qu'on l'avait emmené dans la salle d'interrogatoire. Que penserait sa famille, à présent ? Il venait d'avouer avoir aidé un assassin ! Le monde entier le haïrait, le mépriserait davantage qu'auparavant ! Il irait tout droit en enfer après avoir passé un incalculable nombre d'années en prison, au milieu de truands qui verraient en lui la victime idéale et le maltraiteraient chaque jour, jusqu'à ce qu'il devienne fou ou qu'il meure ! Il ne reverrait plus ceux qu'il aimait, n'écouterait plus ses disques préférés, ne jouerait plus de guitare, n'irait plus aux concerts, ne réaliserait aucun de ses rêves... Joseph se leva et s'approcha des barreaux, bien que le couloir ne constituât pas un paysage beaucoup plus réjouissant que sa cellule. Il repensa à tous ces films et ces séries où des héros charismatiques se retrouvaient dans sa situation ; ces mauvais garçons rebelles qui conservent en permanence un air nonchalant et décontracté, comme s'ils étaient au-dessus de tout cela. Mieux, le fait d'être en prison et considérés comme des délinquants leur donne un charme supplémentaire qui fait chavirer le cœur de toutes les femmes. Mais en ce vendredi 20 novembre, ce mythe venait de s'écrouler pour Joseph. Le criminel du jour se sentait pitoyable

et angoissé. Il n'était pas un héros, ni un aventurier, ni un rebelle. Il était juste fini et désespéré.

Un discret bruit de porte se fit soudain entendre à l'autre bout du couloir, suivi de pas rapides. Joseph se redressa tout en essayant de détruire la lueur d'espoir qui s'était allumée en lui afin de ne pas essuyer une nouvelle désillusion. Malgré tout, son cœur s'accéléra lorsqu'il reconnut le commissaire. Celui-ci se dirigea droit vers lui, une mallette à la main. Sans aucun préambule il ouvrit la grille et pénétra dans la cellule avant d'annoncer :

– Nous n'avons pas beaucoup de temps ; enfilez ça.

Il sortit de la mallette des vêtements que Joseph identifia comme un uniforme de la police.

– Euh... dit-il, hésitant et décontenancé.

– Vite, je vous ai dit que nous avons peu de temps ! Je n'ai réussi à déconnecter les caméras de surveillance que pour quelques minutes !

– Vous allez me faire sortir ?

– Vous sortirez si vous faites ce que je dis !

– Je ne comprends pas, insista le jeune homme, vous voulez m'aider ou pas ?

– C'est compliqué, on vous expliquera le pourquoi du comment plus tard... Henri ? oui c'est moi, je suis avec Joseph, je te l'envoie. Ah, il va bien ? Tant mieux... oui.

Derspi acheva sa conversation tandis que Joseph se hâtait de se changer. Une minute plus tard, le premier avait raccroché et le second terminait de lacer ses chaussures.

– Où je mets ma tenue civile ?

– Dans la mallette. Rentrez bien vos cheveux sous la casquette, ils sont trop reconnaissables. Prenez ça ; ce sont vos instructions.

Il tendit une feuille de papier pliée à Joseph qui voulut l'ouvrir pour la lire.

– Non, pas ici, on n'a pas le temps ! Vous lirez ça dans la voiture.

– La voiture ?

– Suivez-moi.

Ils sortirent de la cellule et remontèrent le couloir. En chemin, le commissaire reprit :

– Ayez l'air naturel et n'attirez pas l'attention sur vous, ne parlez à personne ; une voiture vous attend dehors, voici les clés. Vous prenez ce véhicule et vous roulez tout droit vers la destination inscrite sur la feuille, compris ?

– Euh, oui, mais...

– Et vous faites votre possible pour ne pas créer d'accident, vous pensez y arriver ?

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

minutes avec Olympe et Kelly, qui atterrirent tout aussi élégamment le nez dans l'herbe.

– Tout le monde va bien ? demanda Kelly avant même de s'être redressée.

– Oui... Je crois... Mais je n'aime pas du tout ça... répondit Olympe d'une voix tremblante.

Galant, Joseph vint aider la jeune fille à se relever.

– Merci... ! fit-elle d'une voix un peu étonnée devant cette délicate attention.

Puis ce fut le tour du Pr Tubert et de Claire. À la stupéfaction générale, cette dernière fut la seule à ne pas tomber. Elle se réceptionna sur ses pieds comme si elle avait fait cela toute sa vie et s'exclama :

– Oh, c'était fantastique ! Jamais je n'avais ressenti de sensations aussi extraordinaires ! Pas même dans le « Space Mountain » !

Épuisé par tous ces voyages chargés, Tom dut requérir l'aide de deux personnes pour se relever et s'appuyer sur ses béquilles, que le professeur avait transportées. Celui-ci s'en voulait toujours pour l'accident du magicien et s'inquiéta :

– Ça va, Tom ?

– Oui... Je vais m'en remettre... J'ai juste besoin de... faire un petit somme en rentrant...

– Alors allons-y. Restez bien groupés surtout, la nuit est trompeuse par ici.

Ils marchèrent en se donnant la main. Les feuilles mortes, brindilles et tapis de liseron craquaient sous leurs pas et l'épaisse obscurité les faisait trébucher et glisser sur les pierres, branches cassées, crevasses et autres irrégularités du terrain. Dans le silence de la nuit, à peine percé de temps à autre par un hululement ou un son inidentifiable, les arbres dénudés par l'arrivée de l'hiver dessinaient des formes inquiétantes avec leurs troncs majestueux et leurs branches tordues. Ils devaient parfois braver de véritables étangs de fougères, dont certaines parvenaient jusqu'à la taille d'Alice, traverser des fourrés épineux ou descendre le long de dénivelés qui semblaient se dérober sous leurs jambes. En rencontrant un espace dégagé de feuilles, leur marche se mettait à résonner sur la terre comme celle d'une harde de chevaux. Le froid et les coups de vent qui sifflaient dans les branchages les faisaient frissonner, et une atmosphère étrange les enveloppait comme si la forêt tout entière les observait et les prévenait qu'ils pénétraient dans un lieu mystérieux et sacré. Mais la présence de Kelly apportait un peu de réconfort à la troupe, et le Pr Tubert connaissait si bien le chemin qu'il parvenait à les guider même dans le noir.

– Pourquoi on ne s'est pas directement... « téléportés » devant l'Institut ? demanda Joseph, pour qui cette traversée s'avéra la plus désagréable.

– Les ondes magiques qui flottent en permanence autour du château perturbent le processus de téléportation, expliqua Tom, et je ne voulais pas risquer l'accident alors que j'avais des passagers et que je ne suis pas très en forme.

Le reste du trajet se déroula sans une parole. Au bout d'une dizaine de minutes, ils rejoignirent enfin un petit sentier débouchant sur un large espace ouvert, et s'arrêtèrent.

– Très chers nouveaux élèves, j'ai l'honneur de vous présenter l'Institut Evnôm, dit le Pr Tubert.

Personne ne parla. Émerveillés, Alice, Olympe, Claire et Joseph contemplèrent ce qui se dressait devant eux. Kelly, Tom et le professeur admirèrent eux aussi ce lieu dans lequel ils résidaient depuis des années mais qui ne cessait de les éblouir. Éclairé par la froide lueur de la lune, l'immense château de pierres sombres et usées paraissait presque effrayant. Au bout d'une longue minute, Alice fut la première à oser rompre le silence religieux :

– Putain de bordel.

Brocéliande – vendredi 20 novembre – 23 h 33



Composition et mise en pages réalisées par
Compo 66 – Perpignan
204/2011

Éditions du Rocher
28, rue du Comte-Félix-gastaldi
98000 Monaco
www.editionsdurocher.fr

Imprimé en France
Dépôt légal : octobre 2011

N° d'impression :